Historique du 54e Régiment Territorial d'Infanterie
Imprimerie Berger-Levrault – Nancy-Paris-Strasbourg
numérisation : P. Chagnoux - 2013

Titre : **54e REGIMENT TERRITORIAL D'INFANTERIE** **HISTORIQUE** **1914-1918**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **BDIC**
Référence : **IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT** **NANCY-PARIS-STRASBOURG**	Transcripteur : **Paul CHAGNOUX** Date : **2013**

Ancestramil


HONNEUR
ET
PATRIE
HISTORIQUE
DU
54e RÉGIMENT
TERRITORIAL
D'INFANTERIE
PENDANT
LA GUERRE 1914 – 1918
IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT
NANCY - PARIS - STRASBOURG

HISTORIQUE

DU

54e RÉGIMENT

TERRITORIAL

D'INFANTERIE

PENDANT

LA GUERRE 1914 – 1918

Ancestramil

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

Nancy – Paris – Strasbourg

HISTORIQUE

DU

54e RÉGIMENT TERRITORIAL

D'INFANTERIE

PENDANT

LA GUERRE 1914 – 1918

———————

Ancêtre Tramil

LA MOBILISATION

1914. — La mobilisation du 54e R. I. T. de Besançon, commencée le 3 août, s'achevait le 7 août dans de merveilleuses conditions d'entrain, de bonne volonté et de précision.

Les hommes étaient casernés aux lycées de garçons et de filles, à l'École d'Horlogerie, au Kursaal, à la Citadelle. Le 10 août, le lieutenant-colonel **BRENET** adressait au régiment, complètement organisé et prêt à marcher, son premier ordre du jour :

N'oubliez pas, disait-il, que c'est une page d'histoire que vous allez écrire ; l'histoire du 54e territorial. Il faut qu'il soit digne de l'histoire de vos aînés, ces fiers Comtois, qui lorsque l'ennemi leur criait : « *Rends-toi* », répondaient fièrement : « *Nenni, ma foi !* » Vous vous montrerez toujours des soldats obéissants envers leurs chefs, patients dans les privations, endurants à la fatigue, ardents à l'attaque, résolus à mourir s'il le faut, plutôt que de lâcher prise.

Pour la première fois, votre drapeau se déploie face à l'ennemi ; il ne porte encore aucune inscription, mais vous voudrez y graver des noms immortels.

Belles paroles qui furent vraiment prophétiques, car à travers toute cette guerre, qu'alors nul ne prévoyait devoir être aussi longue, aussi rude, aussi meurtrière, le 54e allait manifester constamment une conscience du devoir, un acharnement au travail, une bravoure stoïque, une décision dans l'attaque, une fermeté dans la défense, qui ne se démentirent jamais. Son bon esprit et son solide courage devinrent légendaires au 7e corps, où tous ne l'appelaient que « ***le brave 54e*** »

On pouvait tout lui demander et tout attendre de lui ; il était prêt pour les tâches les plus ingrates et les plus pénibles, comme les plus émouvantes et les plus périlleuses.

PÉRIODE D'ENTRAÎNEMENT À BESANÇON

La mission première du régiment est de concourir à la mise en état de défense de Besançon. De suite, le 54e s'emploie et de tout son cœur à l'organisation du camp retranché. C'est au fort des Justices et de Palente, sur les hauteurs dominant le village de Tallenay, que nos territoriaux creusent leurs premières tranchées et apprennent à faire des abatis. Ils sont encore bien novices, mais la rude école commence et, du train dont ils y vont, la maîtrise sera vite acquise.

Le 15 août tout le régiment travaille dans la région de Miserey—Auxon—Dessus—Auxon—Dessous—Bonnay. Parfait accueil des habitants, qui s'ingénient pour choyer de leur mieux les défenseurs du pays. La vie est facile et abondante ; le vin coule à flots et coûte si peu.

Moral excellent ; viennent les Prussiens, on se charge de les recevoir ! En somme, la guerre ressemble fort aux vingt-huit jours. Toutefois, pour marquer la différence, des sentinelles vigilantes encerclent les villages, interdisent aux habitants inoffensifs de sortir ou de rentrer après 8 heures du soir et font la chasse aux automobiles peintes en gris. Ne vous avisez pas de plaisanter avec ces sentinelles : « *La consigne est la consigne !* »

A la fin du mois d'août, le 2e bataillon rentre cantonner au Grand Séminaire à Besançon, en vue d'exécuter les organisations défensives les plus rapprochées de la ville, à Saint-Ferjeux, Saint-Ferréol, Saint-Claude, Montrapon et Brégille.

Ces travaux se poursuivent durant les mois de septembre et d'octobre, entrecoupés de manœuvres, d'exercices, de marches, destinés à parfaire l'entraînement et l'instruction des futurs combattants. Peu à peu, le régiment, créé de toutes pièces à la déclaration de guerre, devient un corps homogène et vigoureux. Son âme originale et forte, sa conscience honnête et droite, sa volonté ferme et résolue, née de toutes les énergies assemblées, se forment et se développent. Chefs et soldats apprennent à se connaître ; ils savent qu'ils peuvent compter les uns sur les autres. La plus intime cohésion, la confiance la plus familière règnent dans cette masse puissante : l'outil de la guerre est forgé, prêt à supporter les plus rudes épreuves.

Bientôt les hommes de troupe comme les officiers aspirent à l'honneur de faire la vraie guerre. Tous rongent leur frein, impatients de donner au pays une preuve plus évidente de dévouement et jaloux de partager les prouesses et les glorieuses aventures des camarades engagés dans la bataille :

« *Que diraient nos femmes*, s'écrie un populaire commandant de compagnie, *si nous rentrions dans nos familles, sans avoir jamais vu les Boches ?* »

Une première occasion de les voir ne tarde pas à s'offrir : au début d'octobre, par ordre ministériel, il est prescrit de prélever sur le 54e un contingent de 1.400 hommes et 10 officiers, destinés à recompléter les effectifs déficitaires des régiments actifs de la région. Les volontaires se présentent nombreux et les renforts demandés, parfaitement entraînés et équipés, prennent avec enthousiasme le chemin du front, pour rallier la 14e division, ainsi que les 133e et 223e d'infanterie.

Nos territoriaux, accueillis au début avec quelque défiance dans ces régiments d'élite, ne tardèrent pas à conquérir l'estime et même l'admiration de tous. Beaucoup d'entre eux donnèrent héroïquement leur vie à la tête de leurs jeunes camarades, tels le capitaine **MARCONNET** et le

lieutenant **de MAISTRE**.

Les vides sensibles occasionnés au 54e, à la suite de ce gros départ, furent comblés par un millier d'hommes venus des 53e et 55e R. I. T. de Lons-le-Saunier et de Bourg, et le reste par les compagnies de dépôt du régiment même.

Le 17 octobre, nouvel envoi au front d'une section complète de mitrailleuses et d'une équipe de téléphonistes.

Le départ. — Enfin, le 27 octobre, arrive l'ordre de mettre le 54e R. I. T., tout entier, en état d'entrer en campagne dans le plus bref délai. Il y eut chez tous un petit choc au cœur à l'annonce de la grande nouvelle, que la plupart cependant escomptaient et désiraient. La réalité certaine des dangers prochains renouvelait dans les cœurs les émotions de l'entrée en guerre. Mais de l'impression générale se dégageait un enthousiasme patriotique, résolu et très digne, car chacun avait conscience de l'honneur fait au régiment. L'émotion bien naturelle était d'ailleurs comme tempérée et réjouie de ce fait, qu'il ne s'agissait plus de renforts à fournir à d'autres corps : on partait tous ensemble, en famille, avec ses camarades et ses chefs.

Aussitôt le régiment se concentre à Besançon ; cadres et effectifs se complètent. Des nombreux soldats des compagnies de dépôt, les inaptes même sollicitent, comme une faveur, de faire partie des compagnies de marche. On hâte fiévreusement les préparatifs matériels ; les hommes se débrouillent ; ils ont vite fait de se procurer tout ce qui leur manque ; au milieu de ces soucis, beaucoup n'oublient pas de prendre le temps nécessaire pour aller en personne faire des adieux à leur famille. Mais nul n'est en retard d'une seconde à l'heure du rassemblement.

Le 31 octobre, à la promenade Chamars, revue du régiment en ordre de marche, prêt à s'embarquer. C'est au cours de cette cérémonie qu'est notifié l'ordre de départ pour le soir même. Le 2e bataillon constituant le 1er échelon, se dirige de suite vers la gare, escorté par la population bisontine ; épouses, enfants accompagnent les leurs qui partent au front et les trains s'ébranlent au milieu des acclamations.

A U FRONT DANS L'AISNE

Où va-t-on ? Nul ne s'en doute parmi les hommes. On ne sait pourquoi, cependant, une opinion commune se forme qui désigne les environs de Metz comme point terminus du voyage. Il faut bientôt reconnaître l'erreur, car les trains prennent la direction de Dijon puis de Paris.

Voici Villeneuve-triage, Le Bourget. Maintenant en route vers Soissons ! A Longpont tout le monde descend, dans la nuit du 1er au 2 novembre.

Le régiment va cantonner le 2, dans la matinée, à Dommiers—Saint-Pierre-Aigle—Montgobert. Un taube, le premier entrevu durant la campagne, survole les colonnes en marche.

Le lendemain courte étape pour se rendre dans la région d'Ambleny. Aux abords de cette localité, le 54e reçoit le baptême du feu, quelques obus saluent son entrée dans le village.

Affectés au 7e C. A., leur corps d'origine, les territoriaux reçoivent pour mission d'organiser et de défendre la rive sud de l'Aisne du passage à niveau de Pernant à Montois, en passant par Le

Pressoir, La Maladrerie et Ressons-le-Long. Chaque jour, se défilant le mieux qu'ils peuvent sur ce terrain coupé, au flanc des collines où n'existe encore aucun ouvrage et où l'on n'est séparé de l'ennemi que par la rivière, ils creusent des tranchées et posent des réseaux. De petits postes, des grand'gardes, des patrouilles assurent nuit et jour la protection de ce front, le premier confié au régiment. On ouvre l'œil et le bon ; malheur à celui qui circule sans le mot d'ordre. Un soir, à la tombée du jour, quelque dégourdi, montant sa première faction, n'hésita point à tirer sur une fusée éclairante qui ne répondait pas assez vite à ses sommations.

Le 12 novembre, le 54e, alerté dans ses nouvelles tranchées à peine ébauchées, assiste en flanc-garde, le long de l'Aisne, à une attaque menée par la 63e et la 14e D. I. sur le plateau de Nouvron, les hauteurs d'Autrèches et de la ferme Saint-Victor. La réaction de l'ennemi est faible, et le régiment demeure l'arme au pied, sans avoir à intervenir.

Vers la fin de novembre, des essais de lancement de passerelles sur l'Aisne, des bombardements insolites de l'ennemi font craindre qu'il ne projette un passage de la rivière entre Ambleny et Soissons. A plusieurs reprises, le 54e reçoit l'ordre d'occuper ses positions de combat entre La Maladrerie et Pernant. Les Allemands n'insistent pas et tout rentre dans le calme.

Comme on devait le dire plus tard, aux mauvais jours, en rappelant les souvenirs du début, ce n'était encore que la petite guerre ! De vieux obus d'exercice de 150, en fonte, quelques balles perdues rappelaient seuls, dans ce secteur tranquille, la présence toute proche de l'ennemi.

Néanmoins, une section entière de la 5e compagnie trouve moyen d'y mériter une citation à l'ordre de l'armée :

Ses hommes, déclare le général **MAUNOURY**, ***ont fait preuve de belles qualités de courage et de sang-froid, le 14 décembre, en assurant leur service, sous le feu intense et repéré d'une artillerie de gros calibre***.

C'est la première citation accordée au régiment qui à la même date comptait son premier blessé, **DELDON** (Jules), atteint par des éclats d'obus, alors qu'il posait des fils de fer près de la ferme du Pressoir.

Au milieu de décembre, le 54e, relevé par un régiment de la 63e D. I., glisse vers l'ouest et vient former avec le 170e d'infanterie le groupement de Vic-surAisne, commandé par le général **POLLACHI**. Le rôle vraiment actif et glorieux des territoriaux du 54e commence.

AUX TRANCHÉES DE SACY ET DE BERRY

Le moment est venu d'habituer ceux que les jeunes de l'active appellent gentiment les « *Pépères* », à la vraie guerre de tranchées. Oh ! ce n'est pas que les jeunes, initiés eux-mêmes depuis peu à de nouvelles méthodes, insoupçonnées jusqu'alors, soient à cette époque grands clercs en la matière ; du moins leur présence au côté des territoriaux mettra ces derniers en confiance.

15 décembre ! Date mémorable dans nos annales : quatre compagnies du régiment, les 1re, 2e, 9e et 11e, montent en première ligne dans les secteurs de Berry et de Sacy, mélangées aux unités du 170e. Les vieux font leurs débuts dans la rude vie des tranchées, on ne les ménage pas ; d'ailleurs, ils ne le demandent point. A peine sont-ils là, que le 170e les envoie en patrouille pour tâter le Boche et les

installe en postes de nuit, dans le bled, entre les deux fronts. Il n'y a pas encore de fils de fer devant nos lignes, et l'ordre est de se couvrir. Nos braves se tirent de cette épreuve, tout à leur honneur.

Le 17 décembre, le régiment inscrit à son martyrologe le nom de sa première victime, DRUGUET (Pierre), soldat à la 2e compagnie, tué d'une balle à la tête, sur la face est de la ferme Saint-Victor.

Successivement, toutes les compagnies vont prendre et apprendre le service, sous la direction du 170e, jusqu'à ce qu'enfin, la veille de Noël, le 3e bataillon, au complet, ait l'honneur d'assurer à lui seul l'occupation du secteur de Sacy, ravin de Bonval, ferme Saint-Victor, les Carrières. Les éléments en soutien sont à Moufflay et Hautebraye.

Les bataillons en deuxième ligne organisent les positions autour de Vic, à Chapeaumont et à Courtieux.

1915. — Dix jours plus tard, le 2e bataillon, à son tour, prend un nouveau secteur et remplace le 170e devant Autrèches. Une certaine agitation règne sur le front, provoquée par les violents combats qui se livrent alors autour de Soissons et Crouy. Chaque jour amène quelque incident ; le plus important, demeuré célèbre dans les fastes du régiment, est le coup de main tenté par les Allemands, le 17 janvier, sur le rond-point de l'Étoile, petit poste d'écoute qu'occupe la 6e compagnie. Brusquement, vers 11 heures du matin, les Allemands réussissent à s'en emparer. Appuyés par le feu de plusieurs mitrailleuses, ils surprennent et tuent les trois ou quatre hommes de faction et parviennent jusqu'à la tranchée. Le lieutenant **CHAFFIN**, groupant quelques vaillants, fait bravement face au danger, et, par son feu, maintient immobile l'assaillant tandis que ses hommes obstruent en hâte le boyau avec des havresacs et des madriers. Atteint d'une grenade à la tête, le lieutenant **CHAFFIN** tombe mortellement frappé, ainsi que le sergent **AUBRY** et le soldat **ITIER** qui ont bondi sur le parapet pour mieux tirer sur les envahisseurs ; grâce à ces sacrifices, l'attaque est rapidement enrayée.

Mais l'alerte est déjà donnée jusqu'à **Vic** et au delà ; le téléphone ne cesse de retentir et les nouvelles les plus contradictoires circulent et s'amplifient. Un instant on crut même à l'arrière que les Boches avaient percé notre front ! En somme, cette grosse affaire se réduisit à la prise momentanée d'une antenne avancée, longue de 10 mètres environ et large de 80 centimètres, rien de plus. Il faut ajouter que sur ce point les lignes n'étaient distantes que d'une quinzaine de mètres, ce qui avait singulièrement facilité l'opération.

Cependant, de part et d'autre, les fronts s'énervaient et l'action s'étendant, gagnait les secteurs voisins. L'artillerie s'en mêlait, tirant de toutes ses pièces. On crut devoir, pour reprendre le poste d'écoute, faire monter des renforts, spécialement des sapeurs du génie munis d'explosifs. Après une nuit mouvementée, on arracha aux Boches leur conquête d'un jour, en leur infligeant des pertes qui durent être sérieuses, vu les moyens d'action déployés.

« **L'Étoile** » est le premier petit combat où les soldats du 54e prirent le contact avec les Allemands, ils s'y comportèrent fort bien pour un début, et nombreux furent ceux qui déployèrent un réel courage. Parmi les meilleurs, on doit signaler le soldat **BOUILLET**, de la 6e compagnie, cité à l'ordre de l'armée, avec le motif suivant :

Le 17 janvier, un élément avancé ayant été pris par l'ennemi, et ses camarades tués, a gardé à lui seul la tranchée et a ainsi empêché l'ennemi de progresser. Le lendemain matin, s'est joint

volontairement à une section d'un régiment actif venue en renfort et a chargé à la baïonnette avec cette dernière.

Ses camarades, les soldats **EXBRAYAT** et **REYNAUD**, méritèrent des citations analogues.

A la suite de cette échauffourée de l'Étoile qui coûta de notre côté une quinzaine de tués et une quarantaine de blessés, le 54e prit, en place du secteur d'Autrèches, celui de Chevillecourt, tout en gardant d'autre part le secteur de Sacy.

Le colonel **TOQUENNE**, de l'infanterie coloniale, qui a remplacé le lieutenant-colonel **BRENET** à la tête du régiment, pousse avec ardeur les travaux de défense. Un système complet de tranchées et de boyaux, de centres de résistance, d'emplacements de mitrailleuses, d'abris, est installé ; les premiers réseaux de fils de fer sont posés presque au contact de l'ennemi.

Toute cette région, où jusqu'alors l'organisation n'était qu'embryonnaire, devient une des mieux aménagées. La transformation en véritable forteresse blindée de la ferme de Moufflay, ses installations de mitrailleuses sous casemate, qui, par-dessus le ravin de Bonval et nos premières lignes, balaient les positions des Allemands et prennent d'enfilade toutes leurs tranchées, font l'étonnement des visiteurs qui viennent admirer et s'instruire, car au 54e on professe et on pratique depuis longtemps le principe des feux de flanquement et de l'échelonnement en profondeur. Galamment aussi les mitrailleurs de garde offrent à ces touristes d'un nouveau genre le régal de tirer une ou deux bandes dans le carton boche d'en face et sur certain gros major, dont les lunettes d'or se montrent trop souvent au-dessus des parapets.

Solidement retranchés et aguerris, nos poilus conquièrent peu à peu l'ascendant moral sur leurs adversaires qu'ils ne cessent de harceler. Les vieilles bombardes de Saint-Victor et les moulins à café de Moufflay tonnent et crépitent toujours dans les souvenirs des anciens du régiment. Fritz lui-même qui, découragé, a fini par se taire, doit encore en garder la mémoire.

En février, le groupement de Vic-sur-Aisne subit de notables transformations et le 54e se trouve embrigadé avec le 352e d'infanterie et les 45e et 55e bataillons de chasseurs. Le 170e, qui se dédouble et forme le 174e, nous quitte pour d'autres destinées.

Mars, avril, mai se passent sur les mêmes positions, avec des alternatives de bons et de mauvais jours, au milieu d'alertes fréquentes et dans le travail le plus acharné.

Au début de juin, une attaque sur Quennevières, menée à gauche par le 35e corps, secoue violemment le front. Le 54e est chargé de fournir des feux nourris et d'exécuter des manifestations offensives, afin d'inquiéter l'adversaire et de maintenir devant lui les troupes de secours qu'il pourrait être tenté d'y prélever.

Pendant ces opérations qui se prolongent plus d'une semaine, les soldats du régiment montrent une ardeur combative qui fait bien augurer de leur prochaine campagne d'été, dont tous attendent alors le succès décisif.

En juin, la nouvelle se répandit, apportée par les cuisiniers, qu'on allait enfin quitter les tranchées où l'on se terrait depuis six mois, pour goûter un repos bien gagné, et reprendre ensuite la guerre de mouvements. Le tuyau des cuistots ne valait rien, car après quelques jours seulement passés à Ambleny, on sut de façon plus certaine qu'en compagnie du 44e et du 2e mixte, le 54e était appelé à occuper les secteurs du plateau de Nouvron, de terrible réputation.

Il y eut bien quelque désillusion. Mais n'était-on point là pour se battre ? Comme ceux de Napoléon, les vieux grognèrent, mais marchèrent, toujours du même pas tranquille, avec la même discipline et le même courage ; ils prirent, le 25 juillet, possession de Panet, de la Champignonnière de Confrécourt, de Sabran et des avancées de Fontenoy.

La vie sur le plateau fut plutôt dure, car la guerre de gros minens battait son plein ; néanmoins, le Boche ne s'aperçut point que des territoriaux avaient remplacé les jeunes et beaux soldats de la 14e division, car la vigilance fut aussi active et les ripostes aussi promptes. Les pépères du 54e n'aimaient pas qu'on les embête et ils le firent bien voir aux Allemands, en leur rendant coup pour coup.

PREMIÈRE BATAILLE DE CHAMPAGNE

Brusquement, le 14 août, sans que personne n'ait crié gare, relève générale. On ne fait donc pas un séjour de six mois dans chaque secteur ! C'est un joyeux étonnement, car voir du nouveau n'est pas pour déplaire, même en temps de guerre.

Embarquement le 16, à Longpont : les trains brûlent Villers-Cotterêts, Château-Thierry, Épernay et déposent le régiment en plein camp de Châlons où l'on cantonne à Mourmelon-le-Petit, puis au camp de la Pyramide.

Sans répit, les compagnies sont réparties sur le terrain de la prochaine offensive de Champagne, au nord de Bacones. Leur mission consiste à préparer des camps, à creuser les boyaux d'accès et d'évacuation et les parallèles de départ. Le régiment fournit alors, dans un délai relativement bref, une formidable somme de travail, menant à bien toutes les tâches qui lui sont confiées, sans défaillance, mais non pas sans victimes ; car les Allemands, qui ont deviné nos projets, inondent de projectiles toute la zone d'attaque.

Le 7 septembre, la 1re compagnie perd, à elle seule, 16 tués et 75 blessés, du fait du bombardement ennemi. Rendant compte de ces pertes, le lieutenant de **JOUFFROY** écrit dans son rapport :

*Il n'y eut de panique à aucun moment. Quant à nos blessés, ils ont provoqué l'admiration de tous ceux qui les ont approchés. Pas une seule plainte ! Beaucoup oubliaient leurs propres souffrances pour s'enquérir du sort de leurs camarades. Le soldat **BOURNERY**, criblé d'éclats d'obus, ne cessait de dire, pendant qu'on le pansait : « Laissez-moi, mon lieutenant, votre vie est plus précieuse que la mienne. »*

Les travaux terminés, comme l'heure de l'attaque approche, le 54e entre en secteur à La Plaine, puis à Prosnes.

Dès le 20 septembre, la préparation d'artillerie bat son plein. On n'en vit point encore d'aussi impressionnante. Aux tranchées, grand enthousiasme et grande animation. Chacun expose son plan de poursuite à grands renforts d'arguments tactiques et stratégiques. Il est clair qu'au moment où la progression s'accentuera à notre droite, le régiment doit déboucher à son tour et s'emparer des positions d'en face. Nul n'hésite, on est décidé et les gradins de franchissement se taillent de bon cœur ; des échelles, des ponceaux sont préparés, des cisailles distribuées, aucune précaution n'est

Ancestrami

négligée pour assurer le succès.

Voici le jour J, 25 septembre ! Le bataillon en réserve du 54e se place en soutien, aux fermes de Moscou et de Constantine, derrière le 336e.

A 6 heures toutes les unités du régiment sont à leur poste de combat. Le duel d'artillerie fait rage et le Boche réagit violemment sur les tranchées et les batteries. A cette heure, nul n'en a cure ; à moitié sortis de leurs tranchées, les hommes regardent de tous leurs yeux et attendent le signal de marcher en avant. Mais le temps passe, et bien que le spectacle soit féerique, l'impatience grandit.

Les hauteurs qui avoisinent le Cornillet fument, tels des volcans nos obus explosent sans trêve sur leurs flancs, projetant dans le ciel d'immenses panaches de terre et de fumée. Les forêts s'embrasent et flambent. Le canon tonne formidablement, sans arrêt.

La journée s'avance, la nuit vient, peu à peu le calme renaît. Des patrouilles sortent et vont jusqu'aux lignes de l'ennemi, pour renseigner sur sa présence et sur son attitude. Il est toujours là, vigilant. Enfin, les nouvelles commencent à se répandre : la progression de l'attaque a été sensible au centre et à l'est, mais plus limitée de notre côté. Le lendemain et jours suivants, l'ordre est de prendre les mêmes dispositions pour continuer et développer le succès. Chaque soir les patrouilles ressortent, avec la même confiance et un égal espoir ; l'Allemand ne déloge pas.

Le 29, on entend parler d'une trouée qui aurait été faite par les coloniaux du côté de Sommepy. Toutefois le temps s'écoule sans amener de changements dans notre zone d'action, et le 2 octobre, l'ordre est donné de quitter le secteur où relève le 225e d'infanterie et de gagner Jonchery et Saint-

Hilaire-le-Grand, pour prendre place dans le dispositif d'attaque du 7e corps.

On pénètre de suite en plein champ de bataille. De tous côtés, des bivouacs, des tentes, des abris de fortune, d'énormes dépôts de munitions, d'armes et de matériel du génie. Sur les routes et les pistes se croisent en tous sens les longues files de soldats qui montent aux lignes ou qui en descendent, les convois de prisonniers et de blessés, les camions automobiles lourdement chargés. Quel mouvement, quel immense effort et pourtant l'ordre règne. L'impression produite est profonde et le moral, excellent, s'en trouve encore rehaussé.

Le 6 octobre, la bataille se rallume, les unités du régiment sont chargées de ravitailler les troupes de choc pendant l'attaque, d'assurer le transport des blessés et la garde des prisonniers. Le 2e bataillon, qui bivouaque au sud du Bois en Y, est plus particulièrement engagé à l'Épine de Vedegrange et fournit un bel effort. A maintes reprises, les corvées de transport de munitions franchissent, avec des pertes sensibles, de violents tirs de barrage.

Pesamment chargés, nos territoriaux marchent sans hésiter au milieu des flammes qui paraissent jaillir du sol embrasé. On les voit disparaître dans la fumée des explosions, on les croit tous perdus, mais leurs files réapparaissent gardant la même ordonnance ; de nouveau la terre semble s'entr'ouvrir sous leurs pieds, crevée par les obus ; ils avancent du même pas tranquille et sûr jusqu'à ce que les épaules meurtries, haletants, mais contents, ils aient pu déposer leurs lourdes caisses, au grand complet, entre les mains des camarades de l'active qui attendent avec impatience grenades et cartouches. Quelques bonnes plaisanteries s'échangent : « *Vous n'avez pas trouvé le filon, les pépères?* » s'écrient les jeunes. Convaincus qu'en effet ils ne tiennent pas le filon, mais certains qu'ils remplissent leur devoir, les vieux sourient et font demi-tour. Reprenant leur mauvais chemin, ils affrontent à nouveau, sans se hâter davantage, la pluie des grosses marmites. De retour au bivouac, à peine le temps de souffler, un message urgent réclame encore des grenades et des

cartouches. Les corvées repartent aussitôt vers l'enfer, pas un homme ne songe à se plaindre ou à esquiver ce qu'ils appellent la « *promenade de santé* ». Ces jours-là, d'ailleurs, nul ne consentirait à se laisser porter malade ; le médecin ne soigne que les blessés. Des blessés légers ne veulent même pas en user et restent à leur poste.

Le 10, le combat se ralentit et s'apaise. Le 54e s'emploie au nettoyage du champ de bataille, à l'inhumation des morts, à l'organisation des nouvelles positions et à la réfection des routes qui sillonnent le terrain conquis, surtout aux abords des fameux bois Raquette, Volant et Tricolore.

L'ennemi se venge de ses échecs en pilonnant avec insistance toute la zone qu'il a dû abandonner et dans laquelle nous retournons contre lui ses propres tranchées. Beaucoup des nôtres sont frappés, parmi eux le chef de bataillon **BLONDEAU**, commandant le 1er bataillon, tué par un obus à son poste, à Saint-Hilaire-le-Grand.

Pendant deux mois encore le régiment se dépense sans compter dans ce coin de Champagne. Fréquemment alerté, à chaque tentative de l'ennemi qui tente, morceau par morceau, de nous reprendre nos gains, il occupe la ligne des réduits de Chartres, d'Épernon, des Centres Tesson et Fetzel. Là, il subit, sans sourciller, quelques-uns de ces rudes bombardements qu'il sait par expérience être plus bruyants que meurtriers. Impassible, il attend le Boche, on peut compter sur les vieux grognards que rien n'effraie ni ne rebute.

Premier repos. — Le 12 décembre, le 54e quitte le pays de la craie et des petits bois de pins, aux formes géométriques, pour embarquer à Cuperly.

Voici quatorze mois qu'il est en campagne, il a tenu les tranchées pendant près de dix mois, et pour la première fois il sort de la zone dangereuse.

Aux environs de Joinville, à Thonnance, Autigny, Vecqueville, Suzannecourt, c'est le vrai repos, le calme, presque la paix ! Plus d'obus, plus de grondements lointains, plus de ces sifflements qui s'aiguisent et se précipitent jusqu'à l'explosion toute proche. Les nerfs crispés se détendent, on dort pour tout de bon et on oublie.

Délicieusement accueillis, nos hommes partagent la vie de famille de leurs hôtes, mangent à leur table. Beaucoup ont trouvé des lits et couchent dans des draps, chose exquise et rare dont ils ont oublié l'usage depuis longtemps.

L'ARGONNE (***Première fois***).

Janvier 1916. — Ce séjour de Paradis na dure, hélas ! que trois semaines et, le 4 janvier 1916, en route pour l'Argonne. Ses sombres et humides forêts sont depuis longtemps le théâtre de luttes acharnées. « *Encore un bon coin choisi par le 54e, c'est sa veine* », disent les poilus. Pour une fois ils se trompent, l'Argonne se calme, et le régiment ne va qu'exécuter des travaux dont la nécessité se fait pressamment sentir. Seule, la compagnie de mitrailleuses monte aux tranchées, dans le secteur de La Harazée.

Déjà l'on parle d'une prochaine formidable offensive boche. Le service des renseignements ne peut en préciser exactement le lieu. Sera-ce au nord de Sainte-Menehould ou de Verdun ? En tout cas, sur ce large front, les Allemands gardent un mutisme impressionnant et paraissent ne pas vouloir éveiller nos soupçons.

Ancestramil

La pénurie de tranchées et de boyaux, le manque de réseaux et d'abris dans la zone menacée, ne laissent pas d'inquiéter le commandement qui prescrit de remédier à tout prix à ces lacunes.

Le 54e s'y met avec son ardeur coutumière et obtient de tels résultats qu'il mérite, du commandant du 10e C. A., les remerciements les plus élogieux.

Pendant cinq semaines, dit le général **ANTHOINE**, dans un ordre du jour, *cet excellent régiment n'a cessé de faire preuve d'un parfait esprit de discipline ; il a travaillé, avec autant de zèle que de soin et de méthode, à réaliser l'organisation défensive qui lui était confiée. C'est un corps sur lequel on peut compter ; il emporte avec lui la haute estime du 10e corps.*

En effet, la rive de la Biesme, au sud du Four de Paris et de La Harazée, le plateau de la Placardelle, le bois carré, le ravin vert sont solidement fortifiés, quand le 54e quitte, le 9 février, Fontaine-Ferdinand, la Seigneurie et Rondchamp, pour s'embarquer à Florent, en autos-camions.

Quelques jours seulement de repos et d'attente, à Possesse et Contault-le-Maupas. Pauvres villages de la Marne où les granges ajourées protègent mal les dormeurs contre la bise glaciale de l'hiver.

VERDUN (*Première fois*).

La menace d'attaque sur Verdun s'affirme chaque jour plus certaine ; il y a maintenant des indices qui ne permettent plus aucun doute. Aussi, le 18 février, le régiment est brusquement chargé en autos et transporté à Rozières, devant Bar et Heippes. Sur un nouvel ordre urgent, le 3e bataillon, à peine descendu des voitures, y remonte et continue sa route sur Charny et Marre, au nord-ouest de Verdun.

La tourmente se déchaîne, l'ennemi prononce la formidable offensive du 21 février. Le 54e s'y trouve à une place d'honneur.

Étrange et fantastique vision que celle de ces colonnes et de ces convois qui, sans interruption, par toutes les voies d'accès, fiévreusement se hâtent vers le nord, à la rencontre des masses ennemies. Cette marche à la mort de tant d'hommes qui vont s'immoler résolument, pour endiguer la ruée allemande et lui barrer la route, étreint les cœurs et oppresse les poitrines.

Le froid est rigoureux, la fameuse voie sacrée, comme toutes les routes, est recouverte de verglas. Hommes et chevaux peinent rudement pour avancer, les chutes sont fréquentes. Des camions, des voitures renversées gisent dans les fossés.

Les villages regorgent de troupes de toutes sortes, dont beaucoup doivent camper dans la neige, en pleins champs. L'encombrement est accru par le flot des réfugiés civils qui, chargés de leurs misérables bagages, fuient Verdun bombardé et incendié. Ordres et contre-ordres se succèdent ; on est sur un continuel « *qui vive* » et toujours en instance de départ.

Le 22, au moment où il partait à Rignancourt, le 1er bataillon reçoit un message, lui enjoignant de gagner immédiatement Verdun, pour occuper les forts de Regret, Dugny, Tavannes, Moulainville et Fleury.

Ancestrami

Le 2e se porte à Ippécourt, puis à Jubécourt et Ville-sur-Cousance, à la disposition du génie. Le 3e, formant réserve de la 67e D. I., est particulièrement engagé dans le combat, où il garde les passages de la Meuse et du canal de Marre à Charny.

Le 5 mars, la situation sur la rive gauche s'aggrave ; toutes les forces disponibles sont employées à fond. La 9e compagnie se porte en première ligne à Forges ; la 10e à Régnéville, la 11e à la cote 265, entre Cumières et Forges, la 12e est aux bois Bourrus, prête à monter au bois des Corbeaux.

Point ou peu d'organisations défensives, tout est à faire, on se met de suite à l'ouvrage, mais il est trop tard.

A 7 heures du matin, le **6**, se déchaîne un terrible bombardement de toutes nos positions, l'ouragan de feu s'abat avec une violence accrue sur les villages dont les maisons, soulevées de terre, s'effondrent, ensevelissant leurs défenseurs. Vers midi, l'assaut est donné partout. Devant **Forges**, des nuées de tirailleurs se précipitent en poussant des cris et en chantant ; ils portent des fanions ; sans trêve les vagues succèdent aux vagues. La 9e compagnie et des débris du 211e d'infanterie luttent en désespérés.

Le capitaine **CHOLLET**, le lieutenant **COUTROT** sont tués à la tête de leurs hommes, en se battant à la grenade, dans les rues du village. Mais les munitions s'épuisent : plus aucune liaison ; les coureurs ont été tués ; impossible d'obtenir les tirs de barrage de notre artillerie. Finalement, l'assaillant, semant sa route de cadavres, écrase tout sous le nombre : il déferle, il submerge, il passe.

Quelques éléments isolés, dont une quinzaine d'hommes de la 9e et une mitrailleuse, se cramponnent au terrain et opposent une suprême résistance, dans une vieille tranchée, sur les pentes au sud-est du village. Longtemps ils empêchent les colonnes ennemies de déboucher, en leur infligeant de lourdes pertes.

A Régnéville, la 10e compagnie et une compagnie du 211e se battent avec la même énergie farouche. Malheureusement, le village est tourné par des contingents allemands, qui ont franchi la rivière et filtré derrière la voie ferrée. Le capitaine **AYNARD** se porte en reconnaissance, à découvert, pour juger les mouvements de l'ennemi, une balle le terrasse, mortellement frappé.

Sur la cote 265, le capitaine **DUMONT** et la 11e compagnie tiennent jusqu'à 5 heures du soir, repoussant pied à pied plusieurs assauts. Écrasés par le bombardement, n'ayant plus de cartouches, ne recevant aucun secours, ils sont débordés à leur tour.

Personne n'a lâché pied, ils ont succombé à leur poste un contre dix, mais l'adversaire a payé cher son succès.

Les comptables, les cuisiniers et isolés des compagnies engagées en première ligne subissent à Cumières, eux aussi, un formidable marmitage ; mélangés à des fractions du 288e, ces braves réussissent à enrayer, aux abords du village, le **7** au matin, l'attaque allemande à bout de souffle.

Cette rude journée, où les hommes du 54e se sont héroïquement sacrifiés pour arrêter les Boches, coûte au seul 3e bataillon près de 500 tués, blessés et disparus.

La 12e compagnie et le chef de bataillon, seuls échappés de la fournaise, sont aux bois Bourrus. Réalertés le 10 mars, ils se portent, sous un rideau de feu et par une marche extrêmement émouvante, dans les tranchées du Mort-Homme que l'ennemi menace d'emporter. A peine en position, ils sont ramenés en réserve, pour parer à un nouveau danger que courent les bois Bourrus.

Décimé, l'ennemi se lasse ; une accalmie survient enfin. Le régiment en profite pour se regrouper et reconstituer le 3e bataillon, réduit à l'unique 12e compagnie.

Vers la fin de mars, il est à Longeaux, puis à Mont-lès-Neufchâteau, où un court mais parfait repos, dans un pays superbe et aimable, permet aux unités épuisées de reprendre des forces et de l'entrain. C'est au cours de cette période que chaque compagnie, pour retremper son moral, fait à la Vierge Lorraine un patriotique et pieux pèlerinage, au village tout proche de Domremy.

VERDUN (*Deuxième fois*).

A la mi-avril, l'État-major du 7e C. A. prévient le 54e qu'il va être ramené sur le front de Verdun, où la lutte a repris très ardente au Mort-Homme et à la cote 304.

Rapidement, les bataillons gagnent par chemin de fer, camions et étapes, Récicourt et la forêt de Hesse, où ils se mettent aux ordres du général **NIESSEL**, commandant la 37e D. I. Il s'agit d'organiser rapidement et d'occuper tout un système de tranchées, en plein bois.

Les hommes campent dans la boue, sous la toile de tente, n'ayant pour toute protection, contre les obus, que le feuillage des arbres.

Forêt hantée, transformée en repaire d'armée. Tout y fourmille, tout y grouille, la vie et la mort. Prodigieuse forteresse, où toutes les armes se coudoient : des camps de tirailleurs prolongent les camps de zouaves ; les batteries touchent les batteries ; ici des trains régimentaires, là des P. C. de combat ; un peu partout des dépôts de munitions, des cuisines, des postes de secours, des cimetières. Les convois et les relèves défoncent les routes, qui conduisent à Avocourt et à 304.

Qui ne se souvient des carrefours de Verrière et de Santé, du tournant de la Mort, du ravin de la Buante de sinistre réputation ? Le Boche, qui redoute les sombres profondeurs de la mystérieuse forêt d'où notre artillerie rageuse dirige contre lui un tir incessant, où les barrages se déclenchent et crépitent au moindre signal, arrose jour et nuit les taillis, les pistes, les layons, les chemins d'une pluie de projectiles de tous calibres et d'obus à gaz. On vit, on travaille, on mange, on dort dans cet enfer de la boue et du feu. Les alertes succèdent aux alertes, nous sommes attaqués, nous contre-attaquons. Malgré tout, la besogne avance, les routes sont réparées, les P. C. aménagés, les batteries ravitaillées, les centres de résistance creusés et entourés de solides réseaux. Les mitrailleurs gardent la lisière nord de la forêt, que leurs pièces bien installées flanquent en tous sens. Mais tout cela au prix de quel effort et de quelle héroïque constance !

Un aumônier du 7e corps, le chanoine **PAYEN**, populaire au régiment, citait l'histoire de ce brave territorial du 54e qu'il vit abrité derrière un arbre, au carrefour de Verrière, tout seul, guettant les obus qui tombaient sur la route. A peine le projectile avait-il creusé son entonnoir dans la chaussée, que notre homme, sans attendre, partait avec sa brouette de pierres, sa pelle et sa pipe, réparer les dégâts. Puis, tranquillement, il reprenait sa faction. Au cinquième obus, l'humble ouvrier de la bataille, frappé à mort, tomba près de sa brouette, au bord du trou qu'il comblait, serrant toujours dans sa main raidie sa pelle, son arme de travailleur. Merveilleux exemple de conscience, d'esprit de sacrifice et de simple mais sublime courage. « *Ils sont tous comme cela au 54e* », n'oubliait pas d'ajouter le bon aumônier.

Quand la 37e division fut relevée, son chef déclarait dans un ordre :

Le 54e est un parfait modèle de discipline, de bonne tenue, d'application constante au travail. Zouaves et tirailleurs remercient ce corps d'élite de son concours, de son dévouement et de son abnégation.

Le général de BAZELAIRE, commandant le 7e corps, ajoute à ces éloges ses propres félicitations, il est fier de ce régiment dont « *l'attitude sous les armes donne une si haute idée de l'esprit militaire et du sentiment de devoir, qui animent tous les hommes* ».

Le chef exprime sa confiance. Au fait, pourquoi ne donnerait-il pas à de tels soldats un poste d'honneur ? Précisément le retrait du front de toute la 37e division, appelée à une autre mission, laisse un trou inoccupé au secteur d'Avocourt. Le 54e est digne de remplacer zouaves et tirailleurs ; le commandant du C. A. s'adresse à lui comme à la vieille garde : « *Les circonstances*, dit-il, *m'obligent à vous remettre la garde d'un secteur difficile ; mais je sais par ce que vous avez déjà accompli, qu'aux mains des territoriaux du 54e, Francs-Comtois et autres patriotes, le secteur est bien placé. Je compte sur vous, en vous remettant ce morceau du sol français. Je sais qu'il restera inviolé, et que même, au premier signal, il s'agrandira.* »

La nuit du 30 juin, par le ravin de la Buante, que balaient des salves d'obus, la vieille garde, flegmatique, monte aux tranchées d'Avocourt, aux centres mal famés des Rieux, du Golfe et du Verger. Dire que la place est de tout repos serait exagéré. Sur la droite, un torpillage incessant cause aux défenseurs de Rieux des pertes sévères. Mais le plus effroyable est la boue, qui emplit les boyaux et dans laquelle on plonge jusqu'à la ceinture. Pour comble de malheur, il pleut sans arrêt. De la boue partout, dans les abris, dans les postes de guet, aux cuisines ; on couche dans la boue, on en mange ; les armes et les hommes ne sont que des paquets de boue. Pauvres agents de liaison, pauvres porteurs de soupe ! ils ne furent jamais à pareille peine.

Ajoutez à cela quelques sérieuses émotions provoquées par des attaques allemandes sur le réduit d'Avocourt.

Le séjour à ce poste ne peut être de longue durée et, le 8 juillet, a lieu la relève, suivie aussitôt du départ pour des régions supposées meilleures. Le 54e gagne en camions Revigny, afin d'embarquer en chemin de fer.

Quand, d'un pas fatigué, le dos voûté sous les sacs terreux, les hommes véritables spectres de boue, pâles, hirsutes, s'efforçant pour aligner leurs rangs, traversent les rues de cette petite ville, qui cependant a vu passer tant de poilus retour du front de Verdun, le spectacle est si suggestif, que les habitants ne peuvent retenir leurs larmes, en contemplant les traces des souffrances endurées par tous ces braves.

Argonnaute

BATAILLE DE LA SOMME

Dans les villages riants et hospitaliers qui avoisinent Condé-en-Brie, le régiment se repose durant quatre jours et de nouveau, perpétuel vagabond des champs de bataille, il part en Picardie, pour prendre sa part de la grande offensive de la Somme.

Il séjourne une semaine à Poix et gagne par étapes le camp de Hamel, Cérisy-Gailly et Suzanne, où il arrive le 29 juillet. Les compagnies sont mises à l'œuvre, dès la nuit même, car on attaque le lendemain matin, à 5 h.45. Elles sont à Curlu, au moulin de Fargny, au pilier de Froissy, au ravin de Vaux, à la Grenouillère. Leur mission, encore une fois, est de ravitailler les troupes d'assaut, de jalonner les passages de la Somme, d'aider à l'avance de l'artillerie.

C'est le temps des attaques continues et martelées ; chaque jour on enfonce un des coins du front, on s'empare d'une position. Et, sans trêve, les corvées du 54e, ne revenant que pour repartir, sillonnent à la file indienne le sol ravagé de la bataille. Les gros noirs poussent de tous côtés leurs énormes champignons de fumée ; la terre vole sous les 105 qui hurlent en éclatant ; les obus à gaz accourent en nappe qui inondent les bas-fonds. Pliés sous le faix des caisses de munitions ou des tonnelets d'eau, les hommes serpentent péniblement, cherchant à garder l'équilibre sur les arêtes crayeuses et gluantes qui séparent les trous d'obus. Malheur à l'isolé, au blessé qui chancelle en chemin et glisse en quelque entonnoir profond, où il s'enlise sans secours, condamné à la plus épouvantable des morts. Conscients du danger, restant unis, les porteurs se hâtent de leur mieux, jusqu'aux combattants terrés dans les tranchées conquises, car ce terrible mont Saint-Quentin est là, tout proche, qui domine le champ d'attaque ; ses observatoires fouillent jusqu'au fond de nos rares boyaux et les moindres mouvements déchaînent la fureur des barrages boches. Mauvais coin que le bois Croisette, celui de Hem, Monacu, le P. C. Fromage, le chemin creux de Maurepas, Cléry.

Si encore le bivouac, où l'on dort entre deux corvées, offrait une sécurité relative ; mais cette maudite artillerie atteint les dormeurs, blottis contre les talus des routes de Curlu, où l'on cherche à s'enfoncer, et ceux qui se collent aux parois des carrières d'Eulenbourg, où l'on s'abrite en vain sous de vieilles planches et quelques tôles.

Le 2 août, en prévision d'une importante opération, dirigée contre les tranchées de Hanovre et d'Heilbronn, les compagnies de mitrailleuses du régiment, sous les ordres du capitaine **REMOND**, adjointes à une formation d'autos-canons et d'autos-mitrailleuses, sont envoyées en première ligne, à la ferme Monacu et à Feuillères. Elles y arrivent au moment de la prise de Tatoï par le 133e et doivent franchir, sur le chemin de halage du canal qu'encombrent des cadavres de chevaux et des voitures brisées, un formidable barrage. Malgré tout, elles passent.

Les sections s'installent en potence, le long de la Somme, pour flanquer l'attaque en direction du bois Croisette, et au moulin de Feuillères même, pour battre efficacement les repaires du bois Gachette, où l'on craint que les contre-attaques allemandes ne se massent. Un blockhaus flottant, armé de canons de 37, et des patrouilleurs, destinés à progresser le long de la rivière, complètent le groupement des mitrailleuses.

Du 2 au 13 août, cette petite unité, occupant à elle seule un secteur de combat, prend part activement à toutes les affaires. Ses mitrailleuses, toujours en éveil, crépitent au moindre signal ; quand sonne l'heure-H, pour l'attaque de la ligne du chemin de fer, elles font feu toutes ensemble et lancent plus de 12.000 balles pendant le quart de l'assaut. Elles continuent leur bonne besogne lorsqu'on s'empare des tranchées de Hanovre et d'Heilbronn.

L'ennemi est en fureur et ses canons prennent à parti le terrible moulin qui vomit la mort. Les bâtiments sont bientôt incendiés : ils flambent sur le dos des mitrailleurs qui continuent à se battre ; les caisses de cartouches brûlent ; on vide les cartouchières des morts et des blessés et l'on tire toujours. Les passerelles sont démolies, la berge du canal est crevée, la Somme bouillonne et lance vers le ciel d'immenses gerbes d'eau ; les mitrailleurs ne s'arrêtent pas un instant. Les pièces sont projetées dans l'eau, on les repêche sous les obus ; les hommes sont ensevelis, on les déterre, on défait les enrayages comme à l'exercice. Voici que l'eau du canal obstrué monte tout à coup ; il faut demeurer aux pièces de longues heures, les jambes dans l'eau, la tête sous un soleil brûlant, le corps dévoré par les moustiques ; personne ne songe à se plaindre.

Les nuits sont encore plus terribles que les jours ; c'est alors surtout que l'ennemi, craignant les surprises, réagit avec le plus de vigueur, il contre-attaque à son tour, mais les tireurs ont le doigt sur la détente et ils n'attendent pas de voir les fusées, pour faucher les vagues qui essaient de se former.

Le 133e est relevé, puis le 170e, le 174e ; vient le 2e mixte ; les territoriaux demeurent et ne s'en vont que lorsque Cléry est pris.

Les bulletins du C. A. ont, durant le combat, signalé à plusieurs reprises, que les compagnies de mitrailleuses du 54e :

Avaient puissamment contribué par leurs feux au succès des attaques françaises et aidé à repousser toutes les contre-attaques allemandes.

L'action de ces unités, signale la 48e division, *a été particulièrement efficace.*

Le Journal de marche du corps écrit :

Le tir de nos mitrailleuses sur les bois Croisette et Gachette a donné d'importants résultats ; on rend compte que les cadavres allemands couvrent le sol dans les endroits battus par leur feu.

Le 54e reste ainsi engagé jusqu'à la prise de Bouchavesnes, où ses éléments pénètrent sur les pas du 44e d'infanterie. Lorsque, le 19 septembre, il quitte le champ de bataille, où il laisse plus de 200 des siens, c'est avec les félicitations du général **CAPDEPONT** :

Malgré les fatigues et les dangers des travaux exécutés sans répit, les hommes allant toutes les nuits, et souvent deux fois par nuit, jusqu'aux premières lignes, porter aux combattants ce qui leur était nécessaire, ont fait preuve d'une bravoure, d'une abnégation, d'un dévouement qui font honneur à leur beau et solide régiment et à leurs chefs. Ils ont considérablement facilité la tâche des camarades de l'active et grandement contribué au succès de la division.

Ancestrama

L'ARGONNE (*Deuxième fois*).

Passant par Briquemesnil, les bataillons vont prendre le train à Prouzel et débarquent le 25 septembre à Vitry-le-François ; ils cantonnent à La Chaussée-sur-Marne et Coulmier qu'ils laissent, au début d'octobre, pour Sainte-Menehould et Moirmont. C'est là que le régiment qui ne compte plus, malgré tous les renforts reçus, que 1.780 hommes, est, conformément aux circulaires du général en chef, ramené à deux bataillons de quatre compagnies et à deux compagnies de mitrailleuses, par la suppression du 3e bataillon.

Cette réorganisation effectuée, le 54e remplace le 42e d'infanterie dans le secteur de Saint-Thomas, en lisière ouest de la forêt d'Argonne, le 20 octobre. Aucune doléance à formuler en ce qui. Concerne la partie gauche du secteur, mais à droite, spécialement dans la région de Duchaussoy, la boue fait encore des siennes et le torpillage ennemi accroît les difficultés du séjour : boyaux, tranchées, abris, tout dans ce terrain liquéfié s'effondre sous les gros minens boches. Le dégel de son côté provoque des éboulements continuels et ruine en peu de temps l'œuvre de longues journées. Plus rien ne tient, on est comme enlisé dans la vase. Et, néanmoins, les travailleurs s'acharnent et finissent par faire de bonne besogne, au prix des plus durs efforts, en liaison avec les 23e et 133e. Mais ils ne quittent la pelle que pour le fusil et le fusil que pour reprendre la pioche, car il faut entre temps faire face à plusieurs coups de main, du côté du Bonnet de Coton.

A la fin de l'année, tel le Juif errant, le 54e se remet en route. Embarquement à Sainte-Menehould ; débarquement, le 30 décembre, à Arcis-sur-Aube, et séjour à Lhuitre et au camp de Sainte-Tanche. Le régiment est censé mis à l'instruction. En somme, il continue, comme toujours, à exécuter des travaux. Éternel travailleur, il semble qu'il ne puisse jamais goûter un véritable repos, ni pratiquer un réel entraînement technique.

1917. — Éternel voyageur également, car, le 21 janvier 1917, il continue son mouvement, pour gagner par étapes la zone de la Ve armée.

Depuis longtemps on ne vit hiver aussi froid ; fréquemment le thermomètre descend au-dessous de 20°. Les routes sont couvertes d'une neige tassée, sur laquelle on patine plutôt qu'on ne marche. Le soir, au cantonnement, les granges, vides de paille, n'offrant pour tout lit que la terre battue, paraissent bien glaciales.

Au 54e, pas de malades, pas de traînards ; pourtant l'on a défendu foulards et passe montagnes, seuls les gants, vestiges d'une civilisation qui chaque jour disparaît, restent tolérés.

Quant au sac ! Cet ineffable sac du territorial qui renferme un ménage complet ! Agrémenté d'ustensiles de cuisine et d'outils, bourré d'effets d'hiver et de linge, largesses de la République, petits cadeaux de la famille ou souvenirs d'une marraine ; cachant encore dans ses vastes flancs qui craquent un véritable cabinet de toilette, des parfums, des provisions de bouche, des douceurs, une papeterie, voire une librairie, même des munitions ; surmonté d'une pile de couvertures et de toiles de tente, il lasserait le plus solide des bourricots de tranchées, ces autres territoriaux qui viennent de faire leurs preuves dans la Somme.

Mais ajoutez encore à ce chargement le fusil, les armes d'apache à la mode du jour : les cartouchières pleines, deux volumineuses musettes abondamment garnies de victuailles variées, sans omettre la vaisselle, l'argenterie et la cristallerie de campagne ; deux bidons toujours remplis,

des masques contre les gaz, des poches pleines à crever, où se cale une énorme blague faite d'un ancien sachet à petits vivres ; une grosse canne à la main, une plus grosse pipe à la bouche, et le reste, et vous aurez une faible idée de l'effort que doit fournir le vieux « ***pépère*** » qui abat ses 25 kilomètres par jour, sur le miroir glacé des chemins ; grimpe parfois à genoux des côtes où reculent les 40 chevaux de l'État-major le plus allant et opère souvent les descentes sur son derrière.

Vieux bazar ambulant si héroïquement ridicule ! Pauvre poilu, si touchant dans son vieil esprit conservateur et prévoyant avec sa volonté obstinée de ne rien abandonner, de tout transporter, jusqu'au bout, car tout coûte. Non, lui ne fait pas la guerre d'usure ! Perdre, c'est un péché ; gaspiller, un scandale. Jamais il ne pille, mais il recueille souvent ce que les autres laissent et chaque jour il se charge davantage. Il s'habille même des défroques qu'abandonnent les jeunes, il les lave, les répare, trop heureux lui qui touche si peu d'effets neufs, de s'habiller à si bon compte.

Quand il déambule, accoutré de la sorte, il ressemble, moins le passe-montagne, hélas interdit, à Tartarin faisant son entrée sous le vestibule de l'hôtel du Rigi-Kulm ; c'est à se méprendre. Mais quel Tartarin ! L'autre fait sourire ; le nôtre, sublime dans sa laideur grotesque, arracherait plutôt des larmes, n'étaient sa perpétuelle bonne humeur et sa philosophique résignation. « *T'en fais pas* ! » crie parfois un loustic auquel un autre répond « *On les aura !* » Et les camarades en chœur d'ajouter « *Les pieds gelés !* »

En cet équipage, on traverse une des plus célèbres parties du champ de bataille de la Marne. Après un pèlerinage aux ruines du château de Mondement, le régiment franchit les marais de Saint-Gond, puis au passage salue le monument de Champaubert, gagne la rive nord de la Marne à Port-à-Binson, escalade la montagne de Reims et débouche enfin, le 28 janvier, sur les hauteurs dominant la ville, devant ce front de Champagne, déjà connu, où il revient, pour la deuxième fois, préparer encore une grande offensive.

DEUXIÈME BATAILLE DE CHAMPAGNE

L'OFFENSIVE DE 1917

Préparer une offensive n'est pas chose inédite pour le régiment qui connaît le métier depuis longtemps et s'y donne une fois de plus, de tout son cœur.

Emplacements de batteries à construire, dépôts à constituer, téléphones souterrains à installer, routes et voies étroites à créer, tout est de son ressort sur le front entre Reims et Berry-au-Bac.

Par bonheur le coin n'est pas malsain. Les Boches ne se doutent-ils de rien ? Du moins ils ne paraissent pas encore s'émouvoir et laissent nos chantiers en paix

Les villages, que peuplent de nombreux civils, sont aimables, le vin du pays n'y fait point défaut, la récolte d'asperges s'annonce abondante, les coopératives fonctionnent normalement, le service des journaux se fait à souhait, on trouve facilement du tabac. Aussi personne ne s'informe, comme d'habitude, auprès des gens du ravitaillement ou de la poste, afin de savoir « *si l'on ne va pas bientôt quitter ce sale pays* ». Pour l'instant Châlons-sur-Vesle, Trigny, Chenay, Hermonville, Pouillon, méritent toutes les sympathies de leurs occupants. « *On tiendra !* » dit celui-ci. « *Je rengage, pour finir la guerre ici !* » riposte celui-là.

Cependant, l'aviation ennemie finit par s'apercevoir que quelque chose d'insolite se trame sur les

hauteurs du fort de Saint-Thierry et dans les lieux circonvoisins. Aussi, dès le mois de mars, il est prudent de se conformer aux précautions d'usage, si l'on a encore quelque goût pour l'existence.

Durant ce mois de mars, les bataillons subissent une nouvelle réduction et sont ramenés de quatre à trois compagnies d'infanterie, plus une compagnie de mitrailleuses.

Les premiers jours d'avril, pas besoin de faire partie de l'État-major pour se douter que l'heure de l'offensive approche. Nos grosses batteries, jusqu'alors silencieuses, se démasquent. Une formidable artillerie à grande puissance, comportant des 420, des 380, des 270 et autres monstres d'acier, écrase le fort et le château de Brimont, le mont Spin, s'abat sur les nœuds des voies de communication, sur les ponts, les gares et tous les centres vitaux de la position ennemie.
Dans la nuit du 15 au 16 avril, infanterie d'assaut, artillerie de poursuite, génie, territoriaux, ambulanciers, toutes les unités engagées dans le combat vont occuper leurs emplacements.

Le 1er bataillon, bataillon **RÉMOND**, passant par Cauroy, rejoint dans le secteur de Cormicy-la-Neuville, la 37e division dont il doit appuyer l'attaque. Le 2e bataillon, **RUFFAT**, par le même chemin, se rend au Godat et se place en soutien immédiatement derrière les régiments de la 14e division.

Nuit terrible, le temps est affreux ; il neige. On ne voit pas à un mètre devant soi. Par quel prodige parvient-on à trouver son chemin ! par quel miracle n'est-on pas écrasé ? On marche dans le noir, aveuglé par les éclairs des explosions au milieu des chevaux, des canons et des camions. Les chemins et les pistes sont encombrés de ravitaillements d'artillerie et d'une foule de combattants qui se hâtent vers les lignes. Les boyaux boueux sont trop étroits pour ces interminables files d'hommes pesamment chargés et largement équipés, dont les musettes pleines de grenades, de fusées, de sacs à terre, plus quatre jours de vivres, s'accrochent partout et s'arrachent difficilement aux parois.

Le Boche flaire l'attaque et tape comme un sourd. Nos batteries ripostent ferme et continuent à marteler sans arrêt les tranchées allemandes. On chemine sous une voûte d'acier. Le vent, la neige, l'obscurité que strient les éclairs des départs, le bruit infernal, l'immense mouvement de cette masse de troupes, tout concourt à rendre plus dramatique et plus angoissante la sombre veille d'assaut. Les hommes avancent silencieux, couverts de sueur malgré le froid, les tempes battantes, la gorge serrée, la bouche sèche, tendant toutes leurs énergies, se raidissant contre la fatigue et le sommeil qui les envahit. Enfin, chacun finit par trouver sa case dans l'échiquier de combat, Dieu sait au prix de quel effort.

Les compagnies se forment de leur mieux dans les places d'armes pour suivre sans intervalle la progression et coller derrière les premières vagues, car il s'agit d'échapper au barrage. Vivres et munitions de tous genres ont été poussés le plus en avant possible, prêts à être transportés. Les mitrailleurs sont à leurs pièces, en batterie dans les tranchées de départ.

L'heure H, 5 heures ! Le jour commence à peine ; le temps est toujours détestable. L'artillerie allonge son tir. Debout, en avant ! chacun sort des tranchées, à sa place de bataille, et file, rasant le sol. Les territoriaux partent comme les autres, traînant, en plus, leurs lourds fardeaux.

A gauche, au pied du mont Spin, on est arrêté presque de suite, impossible de progresser. Les nombreux réseaux sont à peu près intacts et des mitrailleuses allemandes se révèlent de toutes parts, dirigeant sur les nôtres un feu extrêmement meurtrier.

A droite, en face de Brimont, la 14e division décolle au contraire rapidement et enfonce d'une seule traite, jusqu'au delà de Berméricourt qu'atteint la 6e compagnie du 54e.

Mais entre les deux divisions d'attaque, il s'est produit un grand trou. De ce fait, des éléments territoriaux se trouvent, sans le savoir, isolés dans la brèche et faisant immédiatement face aux Allemands. La 5e compagnie arrive même au contact de l'ennemi, portant toujours ses caisses de munitions. Surprise de trouver des Boches où elle cherchait des Français, elle réussit, en combattant avec les grenades qu'elle transporte, à se dégager d'une situation qui aurait pu devenir très critique.

Impossible pour la 14e division de garder sa position en flèche, l'ordre est donné d'exécuter un repli partiel, afin de retrouver la liaison à gauche avec la 37e division revenue sur ses positions de départ.

Les 17, 18 et 19 on s'épuise en de nouveaux efforts afin de reprendre et de conserver la voie ferrée, le champ du Seigneur et les pentes du mont Spin. A plusieurs reprises on donne encore l'assaut, mais en vain.

Un régiment russe vient relever les zouaves et tirailleurs décimés de la 37e division. Le bataillon **RÉMOND** demeure mélangé à ces nouvelles troupes avec lesquelles la liaison est particulièrement difficile. L'attaque recommence dans un élan farouche des Russes. Un instant on croit qu'ils vont réussir, quelques-unes de leurs fractions parviennent même au sommet du mont Spin ; elles sont anéanties par des contre-attaques.

Nos alliés ont subi des pertes considérables et le 1er bataillon du 54e reste à peu près seul, sous un feu inquiétant, pour garder nos lignes contre des retours offensifs que l'on redoute. La 1re compagnie de mitrailleuses est fortement éprouvée et perd presque tous ses officiers et ses gradés. Enfin, le 22, le régiment vient se reformer à Châlons-sur-Vesle.

En se séparant du 54e, le général **GARNIER du PLESSIS**, commandant la 37e D. I., remercie le régiment de son précieux concours et l'assure qu'il emporte « ***la reconnaissante admiration de sa division*** ».

Proposé pour une citation à l'armée, à plusieurs reprises et avec insistance, le 54e obtient la citation suivante du C. A. :

*Régiment de braves gens, animé par son chef, le colonel **TOQUENNE** ; a, pendant trente mois de présence au front, donné des preuves de patriotisme fait de volonté, d'abnégation, de sacrifice. Aux tranchées, comme dans les travaux d'organisation, a marché « quand même », sans compter son âge ni ses fatigues. Modèle constant de courage stoïque qui subit tout, sans avoir toujours l'occasion de riposter, parce que c'est pour la patrie.*

Un peloton de la 6e compagnie, commandé par le lieutenant **CLÉMENSON**, est cité tout entier pour avoir « *suivi bravement la progression de l'attaque, subissant des pertes sensibles du fait des violents tirs de barrage et des contre-attaques ennemis, déployant une fois de plus les belles qualités d'abnégation et de tranquille courage* » si souvent manifestées par les unités du régiment. Même note élogieuse au sujet de la 5e compagnie.

Au commencement de mai, le 54e revient s'établir dans la région de Pouillon et de Chenay. Pendant deux mois et demi, il aménage, du côté de Loivre, le terrain conquis, remet en état la deuxième position et les boyaux conduisant à la première.

Vers le milieu de juillet, repos ! Enfin, on va pouvoir souffler un peu. A travers les superbes forêts de la montagne de Reims, on redescend vers le sud, jusqu'à Hautviller, la patrie du champagne et le

fief de la maison Moet et Chandon.Les poilus auxquels une paix royale est libéralement octroyée, habitent pendant trois semaines ce séjour enchanteur. La bouille à sulfater sur le dos ou une pioche sous le bras, ils partent chaque matin, entourés de femmes et d'enfants, dans les vignes, qui du village descendent jusqu'à Épernay. Incapables de rester inactifs, ils travaillent comme s'ils étaient chez eux et préparent avec amour une récolte qui ne sera pas leur. Le goût du métier revient et de longues discussions techniques sur la façon de lier, de tailler, de biner s'engagent le soir, en famille, autour des verres de vin qui pétillent, car ceux du Midi ne sont pas d'accord avec les Comtois qui, à leur tour, diffèrent de ceux de Bourgogne. Parmi ces pacifiques occupations, chacun oublie les balles et les obus et jouit pleinement de ce bon repos, un des meilleurs dont bénéficie le régiment.

Aussi, le 54e était-il frais et dispos quand, le 3 août, il remonta vers Reims, le 1er bataillon dans la ville même dont il assure la défense, le 2e à Ormes.

Nul n'a gardé mauvais souvenir du mois passé en citadin à Reims. II n'y a plus que 5.000 habitants dont beaucoup logent dans leurs caves. Mais un marché où s'étalent fruits, légumes et marée, des magasins achalandés, des restaurants et des hôtels ouverts, donnent l'illusion de se trouver en pays civilisé ; cela change des habituels secteurs dévastés et déserts. Certain dimanche même, le cardinal archevêque fait au régiment l'insigne honneur de venir lui adresser la parole en l'église Saint-Jacques.

N'étaient les demeures écroulées, les réseaux de fils barbelés qui barrent les rues en tous sens, les herbes folles qui envahissent les avenues et surtout la cathédrale au squelette calciné, debout encore sur les ruines de la ville, les yeux de ses verrières crevés, les flancs et la tête meurtris d'affreuses blessures, toute son orfèvrerie de pierre mutilée, n'étaient aussi les obus dont les barbares arrosent au hasard tous les quartiers, occasionnant de nombreuses victimes dans la population civile et achevant de ruiner les trésors d'art et les richesses industrielles accumulés par les siècles, on se plairait en semblable garnison du temps de guerre.

La nuit, rien ne vient troubler le calme et la sécurité des dormeurs qui cantonnent tout au fond de la ville souterraine de Pommery, chez Mumm et aux caves de la rue Ponsardin. Les gros « *Maouss* » peuvent tomber, les voûtes de craie défient les 410 les plus allongés et les mieux renforcés. Sans compter qu'en ces sombres lieux il est parfois possible de se procurer à bon prix quelques bouteilles de vrai champagne des meilleures marques. On a déjà connu plus triste filon.

Ce n'est pas que la besogne fasse défaut ; on s'y donne même avec passion, très fier de la mission de confiance dont sont investis les territoriaux. Le corps de cavalerie les a chargés, tels des spécialistes, de réorganiser tout le plan de défense de la ville, particulièrement le système des feux de mitrailleuses qui protègent les abords de la cité.

Si d'autres régiments désirèrent jamais quitter Reims, ce ne fut certes pas sur sa demande que le vieux régiment comtois, habitué aux mauvais coins du front, s'éloigna de la bonne ville le 7 septembre, pour redescendre sur Cumières, Épernay, et de là appuyer à l'est vers Nançois-Tronville, Velaines et enfin retourner à Verdun où il entre, le 15 septembre, salué par les salves des gros canons allemands.

***VERDUN* (*Troisième fois*).**

C'est loin de valoir Reims. Néanmoins, Verdun a bien changé depuis le dernier séjour du régiment. Le Boche a perdu l'initiative des attaques, nous l'avons refoulé petit à petit et ramené, à peu de choses près, sur ses anciennes positions. La région n'en demeure pas moins l'un des morceaux les plus délicats du front. On s'en aperçoit de suite dans la ville quotidiennement et copieusement marmitée, sur les routes et les ponts qu'il faut réfectionner sous les incessantes rafales de l'artillerie. On s'en aperçoit aussi chaque nuit, quand les avions allemands bombardent nos camps et nos bivouacs.

Tout en s'occupant des travaux, le 54e fournit en cas d'alerte la garnison de sûreté de la position intermédiaire. A deux ou trois reprises, il reçoit l'ordre de l'occuper ; la nervosité de l'ennemi, que nos divisions secouent ferme à Samogneux et à la cote 344, nécessite de sérieuses précautions.

Après l'attaque du 25 novembre, qui a permis aux 37e et 128e divisions de progresser sensiblement dans le ravin du bois des Caures, le régiment se porte en soutien dans les abris de Longbut, de Charny, de Bras, du Talou et dans les ravins. Ces ravins aux noms bizarres : ravin de Vaudoine, de Vacherauville, du Cul de Chien, du Cul brûlé, du Bouc, du monument de Parfondevaux, n'ont rien de très attrayant. Le séjour et le travail y sont des plus pénibles, en raison du bombardement persistant par obus à gaz, en raison également du voisinage immédiat de nos batteries, qui attirent autant de projectiles qu'elles en lancent. Et, naturellement, c'est le fantassin qui écope. Les réseaux de fils de fer n'en poussent pas moins du sol, sur les pentes du Talou et de 344.

1918. — Mais voici quatre mois que l'on est à Verdun ; c'est un bail suffisant, le 7e corps déménage à la mi-janvier 1918, et son fidèle 54e le suit en Lorraine, aux environs de Rambervillers.

A ce moment le colonel **TOQUENNE**, qui commande depuis trois ans le régiment, atteint par la limite d'âge, cède le commandement au lieutenant-colonel **SEVIN**.

EN LORRAINE

Le 25 janvier 1918, mis à la disposition de la 128e division, le 54e traverse Baccarat et entre aussitôt en secteur, à Neuviller d'abord, ensuite au village Nègre, près du col de la Chapelotte. L'état-major du régiment s'installe successivement à Pexonne et à Badonviller.

La grande offensive de **LUDENDORF**, que les Boches annoncent à tous les échos, est, dit-on, imminente. Où se produira-t-elle ? Plusieurs théâtres sont donnés comme possibles et probables. L'un d'eux, en faveur duquel se prononcent des opinions de poids, semble devoir être le front de Lorraine, entre Nancy et les Vosges.

De part et d'autre, les sondages et les coups de main se multiplient, le feu des artilleries croit en intensité. Selon la formule consacrée, les secteurs s'agitent. Celui du village Nègre, confié aux solides territoriaux du 54e, est l'un des plus actifs. Il n'y a de repos ni de nuit ni de jour ; quand on n'est pas de garde, il faut renforcer les réseaux ou transporter les torpilles des canons de tranchées.

« *Redoublez de vigilance !* » ne cesse de répéter le haut commandement, qu'inquiètent les

conversations téléphoniques sibyllines et mystérieuses interceptées par nos postes d'écoute. Depuis le temps qu'on double et redouble, on doit arriver à une formidable totalisation de vigilance. « *A quelle puissance vigilante en sommes-nous ?* » interrogent souvent les mathématiciens de secteur.

Le fait est que les Allemands se montrent de plus en plus agressifs ; de droite, de gauche, ils exécutent de puissantes démonstrations offensives. Leurs batteries se renforcent et multiplient les tirs d'interdiction contre la route de Pexonne-Badonviller. Afin d'étayer ce front sur lequel de sombres nuages d'orage paraissent s'amonceler, une division américaine entre en ligne aux côtés de la 128e. Les vieux routiers du 54e s'entendent fort bien en langue petit nègre avec ces nouveaux venus, jeunes, entreprenants, abondamment fournis de tabac, mais manquant encore un peu d'expérience. Leur présence est loin de calmer le secteur. Badonviller jusqu'alors intact, devient un nid de 150 et d'obus à gaz, qui tombent dur, renversant les maisons sur le dos des occupants réfugiés dans les caves.

Au village Nègre, on ouvre l'œil. Des reconnaissances sortent chaque soir, et poussent jusqu'aux lignes ennemies où elles pénètrent même. La division félicite et cite à l'ordre ces patrouilleurs, qui, par leur audace et leurs intelligentes initiatives, procurent les plus utiles renseignements.

Mais le Boche, dont le plan est de nous tromper sur ses véritables intentions, frappe fort et fait du bruit comme quatre. Certains croient découvrir, dans cette mise en scène et dans le régime de tir, les symptômes d'une attaque prochaine.

Plusieurs nuits de suite les petits postes du village Nègre sont accueillis par des fractions de Strosstruppen, qui chaque fois subissent de cuisants échecs et reculent devant la ferme attitude de nos grenadiers et de nos fusils mitrailleurs. Quelques-uns des nôtres sont tués en combat corps à corps ; la lutte est acharnée autour des cadavres pour leur possession, mais les Allemands se voient contraints de renoncer à ces prises.

Il faut s'attendre au pire ; soir et matin les liaisons sont essayées : postes optiques, pigeons voyageurs ; T. P. S., coureurs, fusées, tout est prévu. Les hommes ont été avertis et savent qu'ils ne doivent reculer d'un pas. « *Tenir à tout prix* », tel est le mot d'ordre.

Enfin, le 25 mars, après une très violente préparation d'artillerie et de lance-mines, qui donne l'impression que la grosse attaque attendue se déclenche, l'ennemi lance un bataillon sur le front du 54e. Les Boches déferlent contre nos groupes de combat, pénètrent entre eux, jusqu'aux centres de résistance. Sans panique, avec l'expérience de vieux de la vieille qui en ont vu bien d'autres, les hommes, très calmes, font partout face au danger et mettent en action leurs moyens de défense.

On se bat de très près et les territoriaux, qu'appuient les voisins du 169e, gardent nettement l'avantage. L'ennemi décimé, surpris par la chaude réception qui lui est faite, tourne les talons dans un complet désordre, laissant partout sur son passage les traces de ses pertes et abandonnant son matériel d'assaut et ses munitions. Il ne peut nous arracher un pouce de terrain, ni faire un seul prisonnier. En revanche, ses cadavres restent en nos mains permettant d'utiles identifications.

Un minime incident, entre beaucoup d'autres, témoigne de la présence d'esprit et du sang-froid des territoriaux. Deux d'entre eux, qui se trouvaient en sentinelles avancées à l'extrémité d'une longue antenne, après avoir donné le signal convenu, n'ont pas eu le temps de se replier sur le G. C. quand ils ont aperçu les Allemands arrivant au pas de course. Nos compères ne perdent point la tête. Avec une agilité insoupçonnée, ils se précipitent de côté dans un vieil abri effondré et attirent sur eux des paquets de boudins Ribard, déposés là pour les travailleurs de nuit. Immobiles, ils laissent passer le flux, puis attendent le reflux. Sortant alors prudemment de leur cachette, ils reprennent

tranquillement leur poste et déchargent leurs armes sur les assaillants qui s'enfuient.

Cinq jours après cette affaire, à laquelle succéda un calme relatif, car l'Allemand était désormais occupé ailleurs, le 54e, relevé par les Américains, recevait l'ordre de se porter à Lunéville.

Ce court passage au village Nègre coûtait une centaine d'hommes, mais, une fois de plus, le régiment avait donné la mesure de sa valeur et montré qu'il méritait d'être considéré comme une des plus solides unités du corps d'armée. Il s'était acquis, à la force du poignet, l'estime d'une division qui, ne le connaissant pas encore, l'avait vu, avec quelque inquiétude, prendre un de ses secteurs les plus difficiles.

Lunéville n'est qu'une étape, pour gagner, le 29 mars, en forêt de Parroy, les secteurs d'Hénaménil-Sablon et de Gouteleine. C'est le beau temps de l'ypérite ! Défiez-vous de l'antique trou d'obus à l'aspect le plus innocent ; ne cueillez point de fleurs dans les clairières bombardées ; jetez vos vivres si les porteurs de soupe ont traversé la zone gazée. Bottes, culotte, bourgeron, moufles de toile huilée, masque sur le visage, un pot de chlorure de chaux dans les mains, tel est l'uniforme à la mode dans les bois de Parroy.

En temps de paix, au printemps, par un beau soleil, ce doit être délicieux d'errer à l'aventure sous ces ombrages épais, parmi ces arbres magnifiques. Mais aujourd'hui, le camping dans les tatas africains, où nous vivons au milieu des parfums mortels de la chimie boche, n'a rien de commun avec les plaisirs d'une partie de campagne.

D'ailleurs, ici comme à Badonviller, le Boche est excité, il en veut spécialement au secteur d'Emberménil qui nous joint à droite. Les attaques sont chroniques et nous avons la chance d'être toujours compris dans les tirs d'encagement.

A la fin d'avril, quand le colonel **KIEFFER**, du 133e, sous les ordres duquel se trouve le secteur, quitte avec son régiment la célèbre forêt, il adresse « *aux braves du 54e, qui viennent de faire encore un Boche prisonnier, dans le dernier coup de main, toutes ses félicitations, il remercie les bataillons de la belle camaraderie de combat qu'ils ont toujours témoignée à leurs amis du 133e* ».

Pendant ce temps, la menace de l'offensive ennemie s'est détournée de notre front et la foudre du vieux Dieu allemand vient de s'abattre dans le Nord, contre les Anglais, crevant leurs lignes et bousculant leurs armées. Il paraît que sous ce choc des plus violents nos alliés ont largement fléchi et ne se sont rétablis que grâce à l'appoint des renforts français arrivés en toute hâte à la rescousse. Qu'on n'ait pas été de la fête, voilà qui surprend les anciens du 54e habitués à ne pas rater les bonnes occasions. Ça ne finira pas sans nous, pensent-ils avec raison.

LA SOMME (*Deuxième fois*).

Le 11 mai, en effet, le régiment est, à son tour, relevé par des chasseurs à pied, qui arrivent en droite ligne de la grande bataille, des environs d'Amiens.

Refaisant, en sens inverse, le même chemin, le 54e parvient le 15 à l'est d'Amiens, à Beaucamps-le-Vieux. Il y marque le pas jusqu'au 22, puis rejoint le 7e corps à Flers-sur-Noye et Ailly-sur-Noye, où la 2e compagnie de mitrailleuses prend position en deuxième ligne. D'urgence, il faut aménager et consolider ce nouveau front, sur lequel la ruée allemande s'est enfin brisée.

L'OURCQ

A peine la besogne en train, la bataille se déplace et le 54e avec elle. Le Chemin des Dames est emporté, l'ennemi franchit l'Aisne et court à la Marne. On réembarque en vitesse le 1er juin, à Conty, pour une destination inconnue. Une indication vague dit que le 7e corps a pour mission de flanquer, au sud de la forêt de Villers-Cotterêts, la face ouest de l'immense poche que les Boches viennent de creuser et creusent encore entre Soissons, Château-Thierry, Épernay et Reims. Le voyage se poursuit sans incidents, malgré les incursions menaçantes de l'aviation ennemie dans la région de Creil ; aussi les mitrailleuses se dressent en batterie sur les plates-formes des wagons. En cours de route, une note de l'État-major ordonne aux trains de s'arrêter quelques stations avant Crépy-en-Valois. A la descente du train, les colonnes s'espacent et font un grand détour pour éviter Crépy, que les Gothas arrosent de torpilles. Il est 11 heures du soir quand elles font halte pour bivouaquer dans les bois, près d'Ormoy-Villers. A 4 heures du matin, réveil ; aussitôt en route par Bouillancy et Acy-en-Multien, jusqu'à Crouy-sur-Ourcq, où l'on pénètre tard dans la soirée.

Les hommes sont harassés ; ils viennent de faire à pied près de 70 kilomètres dans les dernières trente-six heures, à travers un pays terrorisé par la crainte de l'invasion et où se renouvellent les scènes de 1914. Les villages sont déserts : l'impression est sinistre de ces fermes opulentes, de ces villes luxueuses, d'où la vie s'est tout à coup retirée. Les malheureux, apeurés par les folles rumeurs que colportent les bandes de réfugiés, et croyant à tout instant voir arriver les uhlans, se sont enfuis, n'emmenant que ce qu'ils pouvaient emporter à la main, sur leur dos, dans des brouettes et de petites voitures. Au bord des chemins, où maintenant se hâtent fantassins et artilleurs, ces réfugiés épuisés, vieillards, femmes, enfants, dont beaucoup marchent ainsi depuis plusieurs jours, dorment dans les fossés, étendus sur leurs pauvres hardes.

Étables et basses-cours sont grandes ouvertes, mais partout vides. Seuls, quelques lapins échappés au massacre broutent dans les jardins et traversent les routes, fuyant devant les soldats.

A mesure que l'on approche de la ligne de feu, qui sans cesse se déplace, le spectacle devient encore plus impressionnant, ce sont de véritables scènes de désolation. Tout gît pêle-mêle sur le sol : matelas déchirés, linges souillés, bouteilles au col cassé, futailles éventrées, cadavres de poules.

On apprend, dès l'arrivée à Crouy, que les Allemands donnent des signes de fatigue et ralentissent leur progression. Sans doute, à mesure qu'ils s'éloignent de leur base, rencontrent-ils plus de difficultés.

Le 54e est envoyé de l'avant, pour renforcer les éléments très légers qui gardent le contact. Comme une section de mitrailleuses de la C. M. 1. pénètre dans Chezy-en-Orxois par l'ouest, une pointe d'avant-garde boche y entre par l'est.

A la première résistance, dès qu'ils s'aperçoivent qu'ils ont du monde devant eux, les Allemands font halte et s'installent sur place, c'est la fin de leur grande offensive.

Avec une ardeur incroyable, les nôtres se mettent résolument au travail et, en un délai d'une brièveté extraordinaire, ils constituent de toutes pièces, entre Vaux-sous-Coulombs, Chézy, Brumetz, Bremoiselle et Gandelu, un des plus puissants systèmes de défense qu'on n'ait jamais vus.

Nul à cette heure critique ne perd confiance ; jamais le moral n'a été aussi élevé ; chacun comprend que le moment est venu de donner le suprême effort.

Une seule chose peine les braves et honnêtes territoriaux du 54e, c'est la misère de ce pays où la bataille vient de s'allumer. Cette contrée, l'une des plus prospères de la France, est ruinée, dévastée, pillée. Perdues les récoltes qui s'annonçaient superbes, le bétail erre à l'aventure, les demeures offrent l'aspect du désordre le plus lamentable. Poussés par leur esprit d'économie, de propriété, de labeur, ces hommes trouvent encore le moyen dans leurs rares instants de répit, de sauver le bétail et les récoltes, d'entretenir les jardins, de remettre un peu d'ordre dans les maisons. De la sorte, le désastre sera moins grand, et les habitants, à leur retour, auront du moins la consolation de retrouver quelques épaves de leurs biens.

Là encore, pour le dévouement intelligent et le zèle souvent héroïque qu'il déploie, le régiment mérite les éloges des commandants de divisions et de secteurs.

15 juillet. — Le Kronprinz, apprend le communiqué, vient de lancer sa suprême offensive contre Château-Thierry, Reims et le front de Champagne ; les Allemands auraient réussi à franchir la Marne, mais seraient arrêtés net en Champagne. Ce n'était donc pas pour nous ! Placés sur le front, au point le plus rapproché de Paris, nous avions bien cru que notre sort était de recevoir le premier choc. Nous étions faits à cette idée. Les compagnies préposées à la garde de tous les ponts sur l'Ourcq et le canal, étaient fermement résolues, après avoir mis le feu aux mines, à se faire hacher sur place pour empêcher le passage.

Puisque rien ne vient, attendons. Mais ce ne sont pas les Allemands qui viennent, ce sont nos tanks, en nombre imposant, et brusquement, le 17 au soir, l'ordre d'attaquer à l'aurore du lendemain, est donné à toutes nos troupes.

Voilà ce qu'on appelle une attaque par surprise : nous en sommes les premiers surpris. Rien n'en avait transpiré ! Le 18 juillet au petit jour, sans qu'aucune préparation d'artillerie ait révélé à l'ennemi nos projets, les vagues d'assaut bleu horizon s'élancent partout des tranchées, de Soissons à Château-Thierry, en même temps que se déclenche notre barrage roulant. Le front allemand, encore endormi, est crevé du premier coup et l'on pénètre profondément dans la fameuse poche qui se dégonfle aussitôt.

Le 54e marche en échelon derrière la 164e division et une brigade américaine, il passe à travers les villages reconquis d'Hautevesne, Courchamps, Priez, Licy, Clignon, Bonnès, jusqu'au bois du Châtelet.

Maintenant l'ennemi bat en retraite vers le nord. Le front s'est rétréci et le 7e corps, après avoir magnifiquement donné, en est retiré le 30 juillet. A cette date, le 54e se rassemble à Crouy-sur-Ourcq.

Dissolution du 54e

Bataillons de pionniers et de mitrailleurs.

C'est en arrivant dans cette petite ville, qu'il reçoit notification de l'ordre du G. Q. G., qui dissout les unités territoriales en tant que régiments, pour former des bataillons de pionniers et de mitrailleuses.

Il y a quatre ans, exactement, que le 54e a été mobilisé à Besançon. Il est sur le front depuis quarante-cinq mois déjà. Ce fier régiment de la frontière a lutté, avec une discipline admirable et un courage obstiné, sur tous les grands champs de bataille : Aisne, Champagne, Verdun, Argonne,

Somme, Lorraine.

Souvent meurtri dans ses officiers et dans ses soldats, il n'a jamais connu un instant de défaillance. La victoire qui approche est, pour sa part, le fruit de ses longues et héroïques souffrances, de son indomptable ténacité, de sa bravoure si belle et si simple. Les titres de gloire qu'il peut inscrire sur son drapeau ont nom : Autrèches, Saint-Victor, Nouvron, Prosne, l'Épine de Vedegrange, la Harazée, Forges, Avocourt, Monacu, Cléry, Bouchavesnes, La Neuveville, le Godat, Reims.

Le lieutenant-colonel **SÉVIN** fait ses adieux au régiment qu'il accompagne encore jusqu'à Pierrefonds, où le chef de bataillon **RÉMOND** prend le commandement des quatre compagnies de mitrailleuses des 54e et 67e B. I. T. qui forment le 7e bataillon de mitrailleuses du 54e, sous les ordres directs du 7e corps. Les capitaines **BOUZOUD** et **GÉRARD** commandent les 1er et 2e bataillons de pionniers du 54e, celui-là affecté à la 17e division, celui-ci à la 41e.

OFFENSIVE DE L'AILETTE

En août et septembre 1918, les trois bataillons ainsi formés prennent part à l'offensive de l'Ailette avec le 7e C. A. Ils revoient les lieux où, il y a près de quatre ans, ils reçurent le baptême du feu : Attichy, Vingré, Moulin-sous-Touvent.

Les hommes en profitent pour visiter pieusement et orner les tombes des premiers camarades tombés au champ d'honneur auxquels ils viennent dire que l'heure de la vengeance approche.

A la suite des divisions de choc qu'ils accompagnent, les bataillons pénètrent au Tiolet, dans Audignicourt, Nampcel, Blérancourt, Blérancourdelle, Selens, Trosly-Loire, Folembray, Coucy-le-Château. Autant de noms de victoire.

De cette offensive, au succès rapide, nos vieux grognards emportent, dans leurs articulations, le douloureux souvenir des creutes humides, où l'on couchait la nuit. Ils conservent, gravé dans leurs yeux, le spectacle horriblement beau de tout l'horizon embrasé par les immenses torches de Noyon, Chauny, La Fère, que les vandales incendient dans leur fuite. On ne peut non plus se défaire de cette odeur fétide, que répand le canal de l'Ailette, où sur les berges s'alignent à leur poste des cadavres boches, noirs et gonflés.

Vers la mi-septembre, le 7e C. A. quitte l'Aisne pour la Belgique, emmenant avec lui son bataillon de mitrailleuses et les pionniers de la 41e division. Dès lors chacun des bataillons du 54e suit le sort de la grande unité à laquelle il est rattaché.

On trouve successivement le 1er bataillon de pionniers, sous les ordres du capitaine **BOUZOUD**, puis du commandant **BREUGNOT**, à Vezaponin, Ambrief, Pargny-Filain, Laon, Marle, Verneuil-sur-Serre, où la 1re compagnie, bombardée subit des pertes sensibles. Après l'armistice, les compagnies du bataillon sont détachées à Compiègne, Soissons, Longpont ; leur réunion effectuée au début de décembre, elles se rendent par étapes à Chavigny, où a lieu leur démobilisation.

Ancestramil

OFFENSIVE DE BELGIQUE

Le 2e bataillon de pionniers prend part, en octobre, novembre à l'offensive de Belgique, où il mérite, de la 41e division, la citation suivante :

Après avoir effectué de pénibles et dangereuses marches de nuit, pour rejoindre la D. I., a, sous le commandement du chef de bataillon GÉRARD, travaillé avec entrain à faciliter l'avance des troupes, dans un pays complètement dévasté. Malgré les tirs de harcèlement continuels et les intempéries, a obtenu un rendement remarquable et contribue ainsi, pour sa part, au succès des opérations, en permettant le passage des ravitaillements et de l'artillerie, dans le minimum de temps.

Le bataillon est à Elseghem, à l'ouest de l'Escaut, quand sonne l'heure de l'armistice.

Le 7e bataillon de mitrailleuses, parti des environs de Dunkerque, le 28 septembre, passe quelques jours au camp de Woesten, puis, après l'enlèvement de la crête des Flandres, vient prendre une part active à l'assaut de Roulers. Sa mission est d'attaquer directement la face ouest de la ville, en union avec les 1er et 3e bataillons du 42e d'infanterie, tandis que les 23e et 128e régiments tournèrent la position par le nord et par le sud.

Il fallut exécuter, pour monter en ligne, une rude étape de 40 kilomètres, par des chemins impraticables et encombrés, dans une boue comme seule en connaît la Belgique, et sous une pluie torrentielle. A l'heure prescrite cependant, le bataillon occupait ses emplacements de départ.

Après une nuit très dure passée sans abris en rase campagne, sous un formidable tir de contre-préparation, l'assaut se donne le 14 octobre à 5 h.32. L'ennemi exécute, à l'heure même, une concentration d'obus de gros calibre sur notre attaque de face, qui lui semble la plus menaçante. La progression est lente et pénible, les pertes cruelles ; à 6 heures, la 1re section de la C. M. 1 est anéantie en totalité avec son chef, le lieutenant **CHAUVELOT**, un des officiers les plus populaires du vieux 54e.

Malgré tout, à 14 heures, grâce au succès du mouvement enveloppant, les mitrailleurs pénètrent dans la ville, la traversent rapidement ; sous les balles qui enfilent les rues et parmi les explosions de mines, ils s'installent aux lisières est, pour parer aux contre-attaques.

Les rares habitants demeurés dans Roulers sortent de leurs caves et s'exposent à la mort, pour témoigner à nos poilus leur enthousiasme et leur reconnaissance.

Pour ce beau fait d'armes, le bataillon obtient, du corps d'armée, une citation qui vaut à son fanion l'honneur d'être décoré, quelques jours après, par le général **MASSENET**, sur la place de Wacken :

Bataillon de braves gens et de vieux braves, qui a montré qu'il était digne de combattre au milieu des meilleures troupes de l'armée active.

*Avec un courage simple et calme, une volonté réfléchie et tenace, a pris part le 14 octobre 1918, sous le commandement du chef de bataillon **RÉMOND**, à l'attaque de Roulers. Est entré, avec les premières troupes d'assaut dans la ville reconquise et en a assuré la défense contre tout retour*

offensif de l'ennemi, sous un bombardement des plus violents.

Le 20 octobre, on est à Iseghem : le 22, les 1re et 2e C. M. forcent le passage de la Lys sous les ordres de la 164e division ; les dispositions étaient prises pour attaquer, depuis Wœreghem, les hauteurs du Spitaals Boschem ; une division américaine relève nos unités, qui ne tenaient encore debout que par un prodige d'énergie.

Après un court repos, on était sur le point de gagner Audenarde pour passer l'Escaut, quand se répand la grande nouvelle de l'armistice.

Pour la confirmer et dessiller les yeux les plus sceptiques, il ne fallut rien moins que les illuminations aveuglantes de la nuit du 11 novembre 1918, durant laquelle on brûla, en signe de réjouissance, toutes les fusées multicolores que contenaient les dépôts de munitions.

C'était donc vrai ! La victoire était nôtre ! Plus de coups de canon pendant le jour, plus de ronflements d'avions durant la nuit. C'était bien la vraie paix ! La joie déborde de tous les cœurs, mais une joie pleine de dignité et de fierté, comme il convenait au triomphe de la France.

Vieux poilus du 54e, disait un de leurs chefs de corps, *prenez votre bonne part de ce triomphe. Sur l'immense front qui va des Vosges à la mer, vous avez donné toutes vos forces, tout votre cœur pour obtenir la victoire d'aujourd'hui. Les tombes de vos morts héroïques jalonnent les routes, glorieuses de notre régiment. N'oublions pas, à cette heure si douce et si consolante, de reporter vers eux notre pieux et reconnaissant souvenir.*

Alors commence la marche à la gloire à travers la Belgique délivrée, qui tout entière, soulevée par l'enthousiasme, se porte à la rencontre de nos troupes libératrices pour les acclamer. Impossible de dépeindre ces entrées triomphales, le délire des foules, ces cris, ces chants, notre *Marseillaise* immense, grandiose, chantée comme un majestueux cantique par des milliers et des milliers de voix. Partout des arcs de triomphe, des drapeaux, des tentures, des fleurs. Nos soldats doivent se raidir contre l'émotion qui les étreint. Eux qui n'ont pleuré ni sur leurs blessures ni sur la mort de leurs frères, versent des larmes tandis qu'ils passent dans cette apothéose, splendides de force et de beauté guerrières, à travers Ninove, Bruxelles, Liège et Verviers.

Ici finit la Belgique et commence l'Allemagne.

OCCUPATION

Au poteau frontière, halte ! Tandis que la musique joue la ***Marseillaise***, les soldats du 54e présentent les armes à leur drapeau.

Et nous voici, sur le sol allemand, chez nos ennemis vaincus. Depuis cinquante-deux mois nous attendons cette heure, cette minute.

Quelle satisfaction pour les soldats de pénétrer en maîtres chez le Boche humilié, et de montrer à ces barbares de quelle race noble et chevaleresque nous sommes !

Vous arrivez en vainqueurs, disait le rapport du premier jour d'occupation ; *vous pouvez et vous devez commander, mais à la française et non pas à l'allemande, c'est-à-dire non seulement avec énergie, justice et sévérité, mais aussi avec respect de vous-mêmes et pitié pour toute faiblesse.*

Les hommes furent admirables de correction, de tact et de discipline durant les deux mois passés sur la rive gauche du Rhin, dans la zone d'Aix-la-Chapelle, Dusseldorf. On peut ajouter qu'ils furent spontanément des merveilleux diplomates, par la façon adroite et discrète dont ils surent faire parmi le peuple une bonne et utile propagande française. Les Allemands admiraient malgré eux leur belle correction et leur tenue ; ils s'étonnaient de l'affectueuse et respectueuse familiarité qui réglaient les rapports entre chefs et soldats. « *Ce spectacle*, avouaient-ils, *fait par comparaison beaucoup de tort aux officiers prussiens.* »

C'est à Vevelinghoven, dans les cercles de la 41e division, que tient garnison le 2e bataillon de pionniers. Le 7e bataillon de mitrailleuses est à Eupen, où le commandant **RÉMOND** exerce les fonctions de Kreischef du cercle.

1919. — Les derniers éléments issus du 54e sont démobilisés, fin janvier 1919, dans ces deux localités. Le rôle des braves et bons territoriaux dans la grande guerre mondiale est terminé.

En se séparant d'eux, un de leurs derniers chefs disait aux survivants du vieux régiment comtois, avec lesquels il était parti de Besançon, en octobre 1914 :

Et maintenant, retournez à vos foyers, emportez-y le superbe souvenir de ces jours vécus en terre allemande : c'est la persévérante vaillance des vivants et le sanglant sacrifice de nos martyrs qui vous a valu cette inappréciable récompense de tant d'efforts.

Adieu, mes fidèles compagnons d'armes. Voici de longues années qu'ensemble nous combattons : de la Lorraine à la mer du Nord, vous avez supporté avec le même courage et la modestie qui convient à des braves, les rafales de balles et d'obus, les misères des tranchées, la boue des boyaux, les attaques perfides des gaz et toutes les sublimes souffrances des batailles. Allez à cette heure au travail de la paix, pour continuer et achever notre œuvre de bons Français.

Rentrez joyeux et fiers dans vos familles aimées, auprès de vos enfants à qui vous direz simplement ce que vous avez fait, pour qu'ils gardent à jamais la mémoire de la grande guerre et du rôle glorieux que leur père y a joué. Vous avez le droit de porter haut la tête, car vous êtes de l'héroïque phalange du 54e qui a rempli tout son devoir, jusqu'au bout pour la patrie.

Archives Jura

LISTE DES OFFICIERS DÉCÉDÉS
du 54e RÉGIMENT TERRITORIAL D'INFANTERIE

AYNARD (Joseph), capitaine.
BLONDEAU (Joseph), commandant.
BUNEAU (Gaston), lieutenant.
CHAFFIN (Marie), lieutenant.
CHAUVELOT (Joseph), lieutenant.
CHOLLEY (Léon), capitaine.
GEHIN (Delphin), sous-lieutenant.
HUMBERT (Edmond), sous-lieut.
MAILLARD (Jules), sous-lieut.
MIGNOT (Paul), sous-lieutenant.
MOUHON (Émile), capitaine.
ROSTINI (Antoine), lieutenant.

TROUPE

AIMÉ (Henri), 2e classe.
ALIBERT (Étienne), 2e classe.
AMIOT (Alfred), 2e classe.
ANDRÉ (Joseph), 2e classe.
ANDRIEUX (Charles), 2e classe.
AUBRY (Charles), sergent.
AYMONNIN (Louis), 2e classe.
BACH (Marie), 2e classe.
BADER (Auguste), 2e classe.
BADET (Ernest), sergent.
BAILLY (Xavier), 2e classe.
BALFET (Pierre), 2e classe.
BALLET (Alphonse), 2e classe.
BANCILLON (Jacques), 2e classe.
BARRIQUAND (Lucien), 2e classe.
BARTHE (Marie), 2e classe.
BASSALERT (Baptiste), 2e classe.
BAUDE (Pierre), 2e classe.
BAULART (Marie), sergent.
BEARD (Laurent), 2e classe.
BELLET (Christophe), 2e classe.
BELLORGIE (Henri), 2e classe.
BELPAUME (Charles), caporal.
BELTON (Henri), 2e classe.
BENOIT (Claude), 2e classe.
BENOIT (Narcis), 2e classe.
BÉRÉPION (Joseph), 2e classe.
BERNOLLIN (Jean), 2e classe.
BERTAIL (Eugène), 2e classe.
BERTHET (Albert), caporal.
BERTHET (Claude), 2e classe.
BERTHIER (Henri), 2e classe.
BERTIN (Paul), 2e classe.
BESSIÈRE (Jean), 2e classe.
BEUREY (Joseph), adjudant.
BILLAUD (Gilbert), 2e classe.
BILLOUDET (François), 2e classe.
BIOT (Victor), 2e classe.
BOBILLIER (Paul), sergent.
BOIN (Jules), caporal.
BOINE (Jean), 2e classe.
BOISSIN (Alphonse), 2e classe.
BOISSON (Marius), 2e classe.
BOITEUX (Gaston), 2e classe.
BOIZET (Claudius), 2e classe.
BONNAMY (Pierre), 2e classe.
BONNET (Jules), 2e classe.
BONNIN (Louis), 2e classe.
BONNOT (Paul), 2e classe.
BONNOT (Constant), 2e classe.
BORGEAUD (Joseph), 2e classe.
BORGES (Charles), 2e classe.
BOUCHE (Delphin), 2e classe.
BOUGAUD (Marie), caporal-fourr.
BOUGAUD (François), 2e classe.
BOUGEARD (Esprit), 2e classe.
BOURGEOIS (Alexis), 2e classe.
BOURGET (William), sergent.
BOURRY (Louis), 2e classe.
BOUTEILLER (Léon), 2e classe.
BOUVARD (Jean), 2e classe.
BOUVERET (Louis), 2e classe.

Archives Numérisées

BRONGET (Stéphane), 2e classe.
BROYARD (Marie), 2e classe.
BRÉLOT (Marcel), caporal.
BRÉLOT (Louis), 2e classe.
BRIMEUR (Eugène), 2e classe.
BROYER (Jean), 2e classe.
BROYER (Marie), 2e classe.
BRUCHON (Léon), 2e classe.
BRUEL (Antoine), 2e classe.
BRUN (Jean), adjudant.
BRUN (Jean-Antoine), 2e classe.
BUFFARD (Victor), 1re classe.
BUIRET (Louis), 2e classe.
BURNEQUER (Francis), 2e classe.
BURNICHON (Marie), 2e classe.
BURTHERET (Émile), 2e classe.
CAILLIER (Victor), sergent.
CALMETTES (Charles), caporal-fourrier.
CANCRE (Jean), caporal.
CANTET (François), 2e classe.
CARDEY (Clovis), 2e classe.
CERREZ (Henri), 2e classe.
CHAGNY (Jean), caporal.
CHAILLET (Marie), 2e classe.
CHAMONAL (François), sergent.
CHAMPALLE (Élie), 2e classe.
CHANOIS (François), caporal.
CHAPPELARD (Charles), 2e classe.
CHARITÉ (Jules), sergent.
CHARTIER (Auguste), 2e classe.
CHAUDES (Jules), 2e classe.
CHAUFFOURIER (Albert), 2e cl.
CHENAL (Jules), 2e classe.
CHERPIN (Jean), 2e classe.
CHEVAL (Camille), 2e classe.
CHÈVRE (Edmond), 2e classe.
CHEVRET (Louis), 2e classe.
CHOIX (Jules), 2e classe.
CHOLLET (Gabriel), 2e classe.
CLÉMENT (Georges), caporal.
CLÉRÉ (Frédéric), 2e classe.
COEURDEVEY (Docile), 2e classe.
COLARD (Louis), 2e classe.
COLLETTE (Georges), caporal.
CONTE dit **De LA PUJATE** (Joseph), 2e classe.
CORDAS (Émile), 2e classe.
CORDIER (Émile), 2e classe.
CORDIER (Paul), 2e classe.
CORNU (Léon), 2e classe.
COTE (Marie), 2e classe.
COULAUD (Henri), 2e classe.
COULET (Xavier), caporal.
COUPEZ (Jules), 2e classe.
COUTURIER (François), 2e classe.
CRÉLEROT (Émile), 2e classe.
CRÉTIN-MAINTENOZ (Joseph), 2e cl.
CUÉNOT (Eugène), 2e classe.
CURBILLON (Marius), 2e classe.
CUSIN (Victor), 2e classe.
DABANCOURT (Charles), 2e classe.
DAMIDOT (Léon), 2e classe.
DASCU (Lucien), 1re classe.
DAVID (Joseph), 2e classe.
DECOTE (Claude), caporal.
DEFRASNE (Gérasime), 2e classe.
DÉJARDIN (Henri), 2e classe.
DELAGRANGE (Félicien), 2e classe.
DELAPLACE (Émile), 2e classe.
DÉLEMONT (Célestin), 2e classe.
De MONTBARBON (Marie), sergent.
DEMOUGE (Alphonse), 2e classe.
DENIS (Claude), 2e classe.
DESCOLLONGE (Benoît), caporal.
DESCOMBES (Philippe), 2e classe.
DESCROIX (Jean), 2e classe.
DESPREZ (Claude), caporal.
DESSEIGNE (Jean), 2e classe.
DESTAING (Marie), 2e classe.
DIJOUD (Jean), 2e classe.
DIOCHON (Jean), 2e classe.
DONIER (Julien), 2e classe.
DONZEY (Marie), 2e classe.
DOTAL (Léon), 2e classe.
DOUCOT (Élie), 2e classe.
DOUMAIN (Ernest), 2e classe.
DOUMERGUE (Pierre), 2e classe.
DOUVRE (François), 2e classe.
DREZET (Narcisse), 2e classe.
DRUGUET (Pierre), 2e classe.
DUBOUEBY (Henri), 2e classe.
DUCHET (Eugène), 2e classe.
DUCOMMUN (Alfred), 2e classe.

Archives Nancy Numérisation

DUCOS (Pierre), 2e classe.
DUDOUX (Jean), 2e classe.
DUFFY (Jean), 2e classe.
DUGAS (Alphonse), 2e classe.
DUPERROY (Jean), 2e classe.
DUPRÉ (Prospère), 1re classe.
DURGET (Camille), 2e classe.
DURY (Antoine), 2e classe.
EDME (Ernest), sergent.
ÉTIENNEY (Jules), 2e classe.
EYMARD (Jean), sergent.
EYMIN (Jean), 2e classe.
FABRE (Pierre), 2e classe.
FAIVRE (Jules), caporal.
FAIVRE (Charles), 2e classe.
FAIVRE (Louis), 2e classe.
FARGE (Antoine), 2e classe.
FARIGOULE (Étienne), 2e classe.
FAVIER (Marie), 2e classe.
FAVRICHON (Louis), caporal.
FEILLON (César), 2e classe.
FERRE (François), 2e classe.
FEUVRIER (Jules), 2e classe.
FÈVRE (Franklin), adjudant.
FIGARD (Marie), 2e classe.
FOLETTE (François), 2e classe.
FOMBARLET (Louis), caporal.
FRACHEBOIS (Alfred), 2e classe.
FRANCE (Joseph), 2e classe.
FRÈRE (Albert), 2e classe.
FRICOT (Jules), sergent.
FRIGGIERI (Antoine), 2e classe.
FRIOT (Philippe), 2e classe.
GACHON (Charles), 2e classe.
GADRIOT (Émile), 2e classe.
GALAN (Lucien), 2e classe.
GALLET (Claudius), 2e classe.
GALLIER (Joseph), 1re classe.
GALLION (Simon), 2e classe.
GARCIN (Honoré), sergent.
GARCIN (Henri), sergent.
GARNIER (Alexandre), 2e classe.
GARNIER (Jean), 2e classe.
GARNIER (Louis), 2e classe.
GARON (Jacques), 2e classe.
GARY (Jean), 2e classe.
GATY (Jean), 2e classe.
GAUDET (Louis), 2e classe.
GAUFROY (Marie), 2e classe.
GAUTHIER (Émile), 2e classe.
GAUTHIER (Jules), 2e classe.
GAY (Théodore), 2e classe.
GENGENDRE (Gaston), 2e classe.
GENRE (Henri), 2e classe.
GENRE-GRANDPIERRE (Louis), 2e classe.
GENRE-JAZELET (Léon), sergent.
GENTY (Henri), 2e classe.
GEOFFRAY (Julien), 2e classe.
GEORGEON (Louis), 2e classe.
GÉRALD (Louis), 2e classe.
GERRIET (Eugène), caporal.
GINDRE (Louis), 2e classe.
GIRARD (Constant), caporal.
GIRAUD (Auguste), 2e classe.
GIROUD (Marie), 2e classe.
GIROUDON (Jean), 2e classe.
GIVOD (Claude), 2e classe.
GIVRE (Antoine), sergent.
GONNET (Charles), 2e classe.
GOMOT (César), 2e classe.
GOYET (Albert), 2e classe.
GRAILLAT (Pierre), sergent.
GRAMMONT (Nicolas), 2e classe.
GRANDHUMBERT (Paul), 2e classe.
GRANDJEAN (Charles), 2e classe.
GRANDVUILLEMIN (Henri), 2e cl.
GRAS (Joseph), 2e classe.
GRASSET (Jean), 2e classe.
GRAVEL (Louis), 2e classe.
GRESET (Louis), tambour.
GRIFFONT (Louis), sergent.
GRIFFONT (Arthur), 2e classe.
GRISON (Émile), 2e classe.
GRISARD (Jean), 2e classe.
GROS (François), 2e classe.
GROSLAMBERT (Louis), caporal.
GUICHARD (Louis), 2e classe.
GUICHARD (François), 2e classe.
GUICHARD (Henri), 2e classe.
GUICHARD (Louis-Pierre), 2e cl.
GUICHARD (Hippolyte), 2e classe.
GUILLANDRE (Aldonce), caporal.

Ancestramil

GUINCHARD (Lucien), 2e classe.
GUINCHARD (François), adjudant.
GUY-COICHARD (Paul), 2e classe.
GUYON (Marie), 2e classe.
GUYON (Joseph), 2e classe.
GUYON-VERNIER (Arthur), 2e cl.
HANICOTTE (Orner), sergent.
HANTZ (Eugène), 2e classe.
HAYE (Pierre), 2e classe.
HEINRICH (Paul), caporal.
HEITZ (Louis), 2e classe.
HENRIOT (Colin), 2e classe.
HILAIRE (Henri), 2e classe.
HILLAIRET (Maximin), 2e classe.
HUGUENY (Auguste), 2e classe.
ITIER (Pierre), 2e classe.
JACOBE (Charles), 2e classe.
JACQUES (Émile), 2e classe.
JAY (François), 2e classe.
JEANMAIRE (Armand), 2e classe.
JEANNIN (François), 2e classe.
JOLY (Claude), 2e classe.
JOLY (Jean), 2e classe.
JULIEN (Alexandre), 2e classe.
JUPILLE (Émile), 1re classe.
LABAT (Jean), 2e classe.
LACROIX (Pierre), sergent.
LALLEMAND (Pierre), 2e classe.
LAMBERT (Alphonse), 2e classe.
LAMIDEY (François), sergent.
LANAUD (Alexandre), caporal.
LANCE (Alexandre), 2e classe.
LAMELLE (Jean), 2e classe.
LOIRUT (Xavier), 2e classe.
LEBOUT (Jean), 2e classe.
LECOMTE (Louis), caporal.
LECOMTE (Louis), 2e classe.
LECRU (Alphonse), 2e classe.
LE GALL AYES (Marie), 2e classe.
LEPREUX (Eugène), 2e classe.
LESTIVANT (François), 2e classe.
LÉVY (Paul), 1re classe.
LIENASSON (Philippe), 2e classe.
LIZON-TATI (Paul), 2e classe.
LOISON (Jean), 2e classe.
LOMBARD (Henri), 1re classe.
LOMBARDE (Paul), 2e classe.
LONGCHAMP (Victor), 2e classe.
LONGET (Marcel), 2e classe.
LOUIS (Jules), 2e classe.
LOUVET (Pierre), 2e classe.
LUMINEL (Jean), 2e classe.
LYONT (Claudius), 2e classe.
MAIRE (Jean), 2e classe.
MAIRE (Paul), 2e classe.
MAIREY (Victor), 2e classe.
MAITREJEAN (Paul), 2e classe.
MAITROT (Joseph), sergent.
MANGUE (Honoré), 2e classe.
MARANDET (Paul), 2e classe.
MARCEPOIL (Joseph), 2e classe.
MARCHINI (Maurice), 2e classe.
MARÉCHAL (Léopold), 2e classe.
MAREHANDE (Fernand), 2e classe.
MARESCHAL (René), adjudant.
MARESCOT (Louis), 2e classe.
MARGUET (Édouard), 2e classe.
MARGUET (Joseph), 2e classe.
MARION (Louis), 2e classe.
MARTIN (Jean), 2e classe.
MARTY (Jean), 2e classe.
MASILLIER (Jules), 2e classe.
MAURONNE (Honoré), 2e classe.
MARRON (Joseph), 2e classe.
MAYANCON (François), 2e classe.
MERLE (Louis), 2e classe.
MERMET-GUYENET (Gustave), 2e classe.
MESPLE (Jean), caporal.
MICHEL (Jean), 2e classe.
MIGONNEY (Léon), 2e classe.
MILLOUX (Xavier), 2e classe.
MOINE (Claude), 2e classe.
MOINE (César), 2e classe.
MONTAGNIER (François), 2e cl.
MOREL-FOURRIER (Eugène), 2e cl.
MORLIER (Armand), 2e classe.
MOTTE (Lucien), 2e classe.
MOUGE (Auguste), 2e classe.
MOUGENOT (Auguste), 2e classe.
MOUGEOT (Victor), 2e classe.
MOUGET (Clément), caporal.
MOUREY (François), 2e classe.

MULLATIER (Maurice), 2e classe.
NAUDAT (Auguste), 2e classe.
NAUDY (Jean), 2e classe.
NÉCHET (Mathurin), 2e classe.
NEVEUX (Benoît), 2e classe.
NEYRAT (Jean), 2e classe.
NICOLAS (Louis), 2e classe.
NOIROT (Georges), 2e classe.
NUPIED (Émile), 2e classe.
OLIVIER (Élie), 2e classe.
OUDET (Élie), 2e classe.
OUDIN (Jean), 2e classe.
OUDIOT (Jules), sergent.
PAGET (Léon), 2e classe.
PAILLARD (Charles), 2e classe.
PANIER (Joseph), 2e classe.
PANNIER (Félix), 2e classe.
PAPA (Louis), 2e classe.
PARIS (Octave), sergent.
PARMENTIER (Charles), 2e classe.
PASQUET (Edgard), 2e classe.
PASTEUR (Marc), 2e classe.
PASTEUR (Marie), sergent.
PATARDE (Georges), 2e classe.
PAUTY (Antoine), 2e classe.
PÉCAUD (Marie), 2e classe.
PÉGUET (André), 2e classe.
PELLETIER (Benjamin), 2e classe.
PELLETIER (Louis), 2e classe.
PELLETIER (Paul), 2e classe.
PEOUX (Adolphe), 2e classe.
PÉROLHA (Charles), 2e classe.
PERRAUD (Jean), 2e classe.
PERRET (Alphonse), sergent.
PERRET (Claude), 2e classe.
PERRET (Louis), 2e classe.
PERRIN (Marie), sergent.
PERRIN (Pierre), 2e classe.
PETIT (Louis), 2e classe.
PETITJEAN (Eugène), 2e classe.
PETITPIERRE (Charles), 2e classe.
PEY (Jean), 2e classe.
PHILIPPE (Jules), 2e classe.
PICARD (Agile), 2e classe.
PIONET (Alfred), 2e classe.
PIQUARD (Joseph), 2e classe.
PIERRE (Marius), 2e classe.
PLISSON (Constantin), 2e classe.
POBELLE (Louis), 2e classe.
POCHON (Paul), caporal.
PODEVIGNE (Pierre), 2e classe.
POIROT (Louis), 2e classe.
POITREY (Eugène), 2e classe.
POITY (Marie), adjudant.
POMATTO (Louis), 2e classe.
POMMIER (Paul), 2e classe.
PONS (Jules), 2e classe.
PONTHIER (Pierre), adjudant-chef.
PORTERET (Charles), caporal.
POURCHET (Paul), 2e classe.
PROST (Louis), caporal.
PROST-PETITJEAN (Arthur), 2e cl.
RAMPIN (Jean), 2e classe.
RAVIER (Jean), 2e classe.
RAVOILLON (Eugène), 2e classe.
REININGER (Joseph), caporal.
RÉVILLARD (Félix), 2e classe.
REY (Raymond), 2e classe.
RIBET (Alexandre), 2e classe.
RICHARD (Louis), 2e classe.
RIOLLOT (Charles), 1re classe.
ROBERT (Philippe), 2e classe.
ROBIN (Alphonse), 2e classe.
ROBIN (Gilbert), 2e classe.
ROBIN (François), 2e classe.
ROCHE (Jean), 2e classe.
ROLAND (Pierre), caporal.
RONDEPIERRE (Antoine), 2e cl.
ROSE (Louis), 2e classe.
ROSSET (Jean), 2e classe.
ROTSCHI (Jules), 2e classe.
ROUGE (Joseph), 2e classe.
ROUGON (Auguste), 2e classe.
ROUMEGUÈRE (Louis), 2e classe.
ROUSSEL (Jean), 2e classe.
ROUSSEY (Joseph), 1re classe.
ROUX (Charles), 2e classe.
ROUZET (Louis), 2e classe.
ROY (Léon), sergent.
SAILLARD (Paul), 2e classe.
SALOMON (Marie), 2e classe.
SANDOZ (Ernest), adjudant.

Archives Familiales

SANGOUARD (Marie), 2e classe.
SARRAZIN (Auguste), 2e classe.
SÉBILLE (Éloi), 2e classe.
SENELLE (Louis), 2e classe.
SENOT (Joseph), 2e classe.
SERRE (Édouard), 2e classe.
SIMÉON (Charles), caporal.
SIMON (Pierre), caporal.
SIMONNI (François), 2e classe.
SIROT (Joseph), 2e classe.
SOLICHON (Jean), 2e classe.
TACHOT (Léon), 2e classe.
TATON (Séraphin), 2e classe.
TERRIER (Claude), 2e classe.
TERRIER (Émilien), 2e classe.
TESSIER (Eugène), 2e classe.
THIÉBAUD (Irénée), sergent-major.
THIÉBAUD (Léon), 2e classe.
THOBATY (Jean), 2e classe.
TINTENIER (Achille), caporal.
TISSERAND (Camille), 2e classe.
TISSOT (Jean), 2e classe.
TOITOT (François), 2e classe.
TOURNIER (Claude), 2e classe.
TOURTET (Charles), 2e classe.
TRAPE (Paul), caporal.
TRIMAILLE (Étienne), 2e classe.
TRIPOT (Georges), 2e classe.
VADANT (Auguste), 2e classe.
VALLOT (Célestin), 2e classe.
VAUNIN (Louis), 2e classe.
VAUTROT (Marie), 2e classe.
VENNAT (Étienne), 2e classe.
VERGOIN (Auguste), 2e classe.
VERNE (César), caporal.
VERNOY (Lucien), 2e classe.
VERTEL (Léon), 2e classe.
VIALLAT (Jean), 2e classe.
VIBERT (Philippe), adjudant.
VIGOUREUX (Marie), 1re classe.
VINCENT (Adolphe), 2e classe.
VINCENT (Pierre), 2e classe.
VIRMOUX (Gilbert), 2e classe.
VUILLEMAIN (Marie), 2e classe.
VUILLEMAIN (Jules), 2e classe.
VUILLEMIN (Henri), caporal.
VUILLERMOZ (André), 2e classe.
VURPILLOT (Charles), 2e classe.

Ancestramil